

IGNAZIO SILONE

La littérature comme source de nouvelle vie



Textes de

Liliana Biondi, Andrea Paganini et Vincenzo Todisco



## Les racines et la terre natale dans l'écriture d'Ignazio Silone

par Liliana Biondi\*



Page 1:  
Ignazio Silone  
pendant son exil suisse  
(1929-1944).

À gauche:  
Silone en 1968.

Sur cette page:  
Vue de Pescina  
avant le tremblement  
de terre de 1915.

*Il est vrai que je suis un citoyen du monde, mais je suis des Abruzzes et l'amour que l'on voue à sa terre, on le porte en soi, il devient une partie de soi, où que l'on aille dans le monde.*

Ignazio Silone

Des sentiers escarpés, en escalier, conduisent le visiteur du centre de Pescina jusqu'à la tombe d'Ignazio Silone, exposée en plein midi, «à mi-pente, entre collines et montagnes», au pied du clocher en ruines de San Berardo. Cette tombe est un beau monument en pierre, surmonté d'une croix en fer. Sur une plaque de cuivre scellée dans la roche, un passage de son testament est gravé: «Voici comment j'aimerais être enterré, au pied du vieux clocher de San Berardo, à Pescina, près d'une croix en fer posée contre un mur, avec vue sur le Fucino au loin. Ignazio Silone.»

En effet, dans le lointain s'étend la vaste plaine fertile du Fucino. La «croix», symbole chrétien de la douleur, de la rébellion, mais aussi de l'espoir; le «vieux clocher de San Berardo, à Pescina», lieu mythique et spirituel de cette terre natale; le «Fucino au loin», lac autrefois asséché et terre féconde de la Marsica, tant convoitée par les paysans du coin: ces quelques éléments simples, choisis par Silone pour cadre de son repos éternel, témoignent du lien fécond qui unit l'écrivain à sa terre montagnarde et à sa foi religieuse, fondée sur un christianisme évangélique et populaire, portée par de solides valeurs éthiques et tendue vers un vague et timide espoir de grâce: «Chez ceux qui souffrent le plus, sous la cendre du scepticisme, l'antique espoir du Règne divin ne s'est jamais éteint, cette attente ancestrale d'un monde où la charité remplacerait la loi, ce rêve ancien de Joachim de Flore, des Spirituels, des Célestins», écrit Silone dans *Sortie de secours* [it. *Uscita di sicurezza*].

Un lieu de paix, enfin, pour celui qui, en 1915, fut privé de l'affection des siens et de sa terre natale par le tragique tremblement de terre de la Marsica. En pleine adolescence, il vivra, loin de chez lui, un séisme existentiel et politique bien plus grand encore, avant de trouver refuge en Suisse, le pays qui se révélera sa véritable patrie morale: «En Suisse, je suis devenu un écrivain mais, plus encore, je suis devenu un

homme. [...] Ma dette morale envers ce pays [...] est si grande que je désespère de pouvoir un jour m'en acquitter. C'est une de ces dettes que seuls la reconnaissance, la nostalgie et l'amour de toute une vie peuvent racheter.» (*Memoriale dal carcere svizzero*). Et c'est en Suisse que s'éteindra l'écrivain Ignazio Silone. Le monde entier honore sa mémoire, et sa notoriété, son prestige rejaillissent sur l'Italie, sur les Abruzzes et jusque sur Pescina.

### Racines

Rares sont les écrivains aussi fortement ancrés dans leur sol natal, cette terre qui devient, dans l'œuvre de Silone, un lieu privilégié d'observation, de réflexion sur la nature humaine et sur l'injustice, avec ces personnages souffrants mais jamais résignés, frappés mais jamais abattus, offensés mais jamais déshonorés, toujours guidés, consciemment ou non, par une unique aspiration: pouvoir vivre comme des êtres libres et solidaires. Ces valeurs, Silone les a acquises, de façon rudimentaire mais déjà très forte, pendant les quinze premières années de sa vie. Ce n'est pas seulement l'intrigue de ses romans qu'il emprunte à son pays natal: sa langue aussi, et son mode narratif, en sont imprégnés. Le romancier et essayiste polonais Gustaw Herling, ami de longue date avec qui il collabora à la revue *Tempo presente*, rappelle que Silone lui aurait avoué un jour avoir compris «que sa façon de raconter et d'écrire était liée en partie à son enfance. Lorsqu'il était petit, sa mère l'emmenait avec elle dans une salle où des femmes se réunissaient pour tisser. Il passait auprès d'elles des journées entières et il admirait la façon dont elles fabriquaient ces tissus, fil après fil, denses et compacts. Elles ne travaillaient pas en silence, non. Elles racontaient des légendes, des fables moralisantes, des histoires de la vie dans les Abruzzes. La prose de Silone a précisément les qualités d'un tissage; elle est extrêmement sobre, concise, et animée de la même verve narrative que celle de ces femmes.»

Ces années dont parle Herling sont les années «monotones» mais sereines de l'enfance passée à Pescina. Pendant des siècles, ce village montagnard des Abruzzes a dominé le lac du Fucino, jusqu'à son assè-

Habitants de Pescina dans un village de tentes au lendemain du tremblement de terre du 13 janvier 1915.



chement voulu par les seigneurs Torlonia qui, du temps de la première jeunesse de l'écrivain, y possédaient encore des terres. C'est ici que naît Ignazio Silone, de son vrai nom Secondino Tranquilli, le 1<sup>er</sup> mai 1900. Son père, Paolo, trente ans, appartient à une famille de «petits propriétaires paysans», tandis que sa mère, Marianna Delli Quadri, vingt-sept ans, est tisseuse et teinturière. C'est une famille «de condition modeste mais digne», animée de fortes convictions socialistes et d'une foi chrétienne simple et populaire. Secondino survivra à six de ses frères, avec Romolo qui, né le 23 mai 1904, mourra en 1932 dans les prisons fascistes.

Parmi les souvenirs évoqués par Silone, remontant à l'époque où il avait «trois ou quatre ans à peine», on ne peut s'empêcher de mentionner celui de son «sevrage»: «Je me souviens avec quelle terreur teintée de dégoût je découvris ces mystérieuses taches sur les seins de ma mère», écrit-il dans *Un ricordo d'infanzia*, où il évoque ce «stratagème assez sournois, bien que très ancien et certainement très efficace», utilisé par les femmes du pays pour cesser d'allaiter leurs enfants, qui consistait à s'enduire les seins de charbon de bois ou de quelque autre colorant répulsif. «Ce fut la première tragédie de ma vie, poursuit l'écrivain, je dus alors me séparer à jamais de ces deux chers objets tendres, ronds, doux, intimes, si dignes de confiance et dont j'avais jusqu'alors tiré ma subsistance avec autant de facilité que d'émerveillement.»

Silone reçoit tout d'abord une formation

populaire et religieuse. Ses livres d'école constituent ses premières lectures d'enfance, mais il s'intéresse davantage aux récits des adultes, ceux que l'on entend à la maison, sur la place du village, dans les écuries ou les ateliers: chroniques de la vie quotidienne, fables morales, paraboles, légendes, récits populaires. Et d'autres plus complexes et impénétrables pour un petit garçon: histoires et discussions politiques, où se manifeste souvent le tempérament «volcanique» de son père. Le fils semble lui-même en avoir pris de la graine, lui qui n'observe guère les consignes de «réserve» et de «bonne conduite», comme il le racontera plus tard: «Depuis mon plus jeune âge, j'aimais mieux traîner dans la rue, et mes camarades préférés étaient les enfants des paysans pauvres. Cette tendance à ne pas me mettre en avant et cette amitié spontanée pour des camarades plus défavorisés allaient avoir pour moi des conséquences désastreuses.» Observateur attentif, dès son plus jeune âge, de la vie qui l'entoure, il évoquera l'insubordination contagieuse de son père à propos d'un vote lors d'une campagne électorale du début du siècle: venu de Rome à Pescina, le candidat, un «curieux petit vieux» ridicule et sans moyens, n'avait fait que rappeler: «Le vote est secret. C'est tout», et c'est lui qui avait recueilli le plus de voix. Ou, dans le touchant récit intitulé *Visita al carcere*, il souligne la sévérité de son père, qui, l'ayant vu rire devant le spectacle «pitoyable et drôle» d'un «petit homme en haillons, pieds nus et menotté, entre deux carabinieri», le répri-

manda durement, au motif qu'«on ne se moque pas d'un prisonnier, jamais, [...] parce qu'il ne peut pas se défendre. Et puis, parce qu'il est peut-être innocent et que, dans tous les cas, c'est un malheureux.» Dans le même récit, Silone observe aussi son sens de la solidarité, quand il consentit à l'accompagner pour apporter des cigares à un pauvre paysan, alors en prison, qui, un jour, sans rien demander en échange, avait lui-même offert à Silone la moitié d'un cigare parce que son père n'avait plus de tabac. Pour sa part, dès l'âge de huit ans, Secondino s'engage à entretenir une correspondance avec un innocent condamné à perpétuité, Francesco Zauri, pour le comp-

fréquente le collège; il n'a pas encore quinze ans. Sa mère meurt dans le tremblement de terre: «Elle était étendue au bord du chemin, sans blessures apparentes. Elle était morte». Au bout de longues heures, on arrive à extraire sain et sauf des décombres le seul frère qu'il lui reste, Romolo, onze ans, alors élève de première année au collège. Les deux orphelins n'ont plus que leur grand-mère paternelle Maria Vincenza – figure énergique que l'on retrouve en partie dans les premiers romans de Silone – et quelques oncles et tantes. En 1955, dans un journal français, l'écrivain évoquera ces moments qui ont immédiatement suivi le séisme, sans en oublier quelques courtes



te de la mère de ce dernier. Silone considère que c'est là «le premier grand événement» de sa vie. Cette correspondance de plusieurs années sera interrompue par la mort de la pauvre femme ayant perdu tout espoir de revoir son fils en liberté. Chacune de ces lettres l'absorbe des journées entières, raconte l'auteur dans *Ritorno a Fontamara*. Une fois adulte, il fera la connaissance du prisonnier et cette histoire lui inspirera le polar édifiant *Le Secret de Luc* [it. *Il segreto di Luca*].

Le père de Silone meurt en 1911. Quatre ans plus tard, le 13 juin 1915, c'est le terrible tremblement de terre de la Marsica. Ce violent séisme détruit de nombreux villages, dont Pescina, un des principaux centres de la région, siège de l'évêché et possédant, en annexe au séminaire, une école tous niveaux. À cette date, Secondino

scènes édifiantes: «Un vieil avare, l'usurier du village, était assis sur une pierre, enveloppé dans un drap comme dans un linceul. Le tremblement de terre l'avait surpris dans son lit, comme tant d'autres. Il claquait des dents de froid. Il réclamait à manger. Personne ne venait l'aider. On lui disait: – "Tu n'as qu'à manger tes traites!" Il est mort comme ça. [...] Nous avons assisté à des scènes qui bouleversaient toutes les lois de la hiérarchie humaine. Des familles nombreuses dont le seul survivant était le fils handicapé mental... un riche qui n'avait même pas une veste de laine pour se protéger du froid.»

Concernant l'après-tremblement de terre, Silone dénoncera avec ironie certaines manœuvres liées à la reconstruction dans *Sortie de secours*, l'un de ses romans les plus forts, publié en 1965: «Avec le tremblement

Ouvriers et militaires travaillant au milieu des décombres du tremblement de terre (1915).

Don Orione, prêtre proche de Silone et pour qui il avait une profonde estime, ici entouré d'enfants devenus orphelins à la suite du tremblement de terre.

de terre, la nature réalisait ce que le texte de la loi promettait mais qui n'était pas appliqué: l'égalité. Égalité éphémère, toutefois. Une fois passée la peur, le malheur collectif décuplait les occasions d'injustice. Il n'est donc pas étonnant que ce qui s'est passé après le tremblement de terre, à savoir la reconstruction par l'État et les fraudes, trucages, arnaques, escroqueries, rackets et malversations en tous genres auxquels elle a donné lieu, ait paru aux yeux des pauvres une calamité bien plus terrible que le cataclysme lui-même. C'est à cette époque que remonte la conviction populaire selon laquelle, si un jour l'humanité doit disparaître, ce ne sera pas pendant un tremblement de terre ou une guerre, mais bel et bien après!»

De Pescina, où il est retourné après la réquisition du séminaire de Chieti, où il était pensionnaire, Secondino écrit en mai 1915 une courte lettre faisant un tableau réaliste et dramatique de cet événement, sur le vif, donc loin de toute intention narrative élaborée, et plus propre à exprimer le traumatisme, la peur et le désarroi de l'adolescent. Cette lettre s'adresse à son frère cadet Romolo qui se trouvait dans un collège pour orphelins.

«Mon très cher frère,

Le malheur appelle le malheur! Après le tremblement de terre, la guerre, et après la guerre... quoi encore? Et moi, à cause de la guerre, j'ai dû retourner à Pescina, car le gouvernement a réquisitionné le séminaire de Chieti comme hôpital militaire. Pauvre de moi à Pescina! J'avais les larmes aux yeux en revoyant les horribles décombres, je suis repassé devant les misérables baraquements, couverts pour certains de quelques chiffons, comme au premier jour, et où les pauvres vivent entassés, dans une terrible confusion de sexes, d'âges et de conditions sanitaires. J'ai même revu notre maison, d'où notre mère avait été extraite, le teint cireux et défait, devant moi, qui avais les yeux brûlants de larmes. À présent, bien que son corps soit enterré, j'ai l'impression d'entendre une voix. Peut-être l'âme de notre mère habite-t-elle ces ruines et, ignorant notre sort, nous appelle-t-elle pour nous serrer contre elle? J'ai revu l'endroit d'où tu as heureusement été

sauvé. J'ai tout revu... Et maintenant?... Et maintenant, que vais-je faire? Je ne pourrai pas passer mes examens parce qu'il faudrait que j'aille dans une ville et pour cela, j'aurais besoin d'argent. Et de toute façon, où irais-je ensuite? Que l'avenir est incertain et sombre! Ayant interrompu mes études, me voici privé de toute aide matérielle et morale, oui, aussi morale! J'avais pourtant entrevu une faible lueur d'espoir: pendant que j'étais à Chieti, une dame de cour de Sa Majesté la reine Elena était venue me voir en me promettant de s'occuper de moi. Cette dame faisait partie du patronage de la reine Elena pour les orphelins et elle m'a même dit qu'elle était déjà allée te rendre visite au



Santo Cuore. Je ne connais pas le nom de cette dame, sinon je lui aurais écrit. Si tu le connais, écris-le-moi aussitôt. Je ne sais comment faire, j'essaie d'espérer encore et puis... adienne que pourra. Si tu savais ce qu'on endure ici !... Si tu peux faire quelque chose pour moi, je t'en prie, fais-le. Recommande-moi à cette dame qui t'a rendu visite. Parles-en au supérieur, et transmets-lui mes plus humbles hommages. Baisers affectueux, Secondo.

P.-S. Réponds-moi tout de suite. En ce moment, je suis à la maison avec oncle Pepino, grand-mère, tante Maria Luigia, Domenico. Tante Agata est rentrée de l'asile sans attendre qu'oncle Peppino aille la chercher, sinon il serait venu te voir. Tout le monde t'embrasse.»

C'est une petite lettre désespérée, mais pas

Ignazio Silone et sa compagne Gabriella Seidenfeld à Trieste au début des années 1920.

résignée. On y perçoit du désarroi lié à la situation présente, de l'inquiétude pour l'avenir, de l'angoisse face à l'état de dénuement dans lequel se trouve son village quelques mois après le tremblement de terre, de la douleur au souvenir de sa mère, du soulagement au souvenir de son frère sauvé *in extremis* des décombres, une profonde amertume pour ses études interrompues. Toutefois, sous le pessimisme, on sent très nettement affleurer cette confiance dans la providence ainsi qu'un esprit combatif et résolu à affronter l'adversité. La «dame de cour de Sa Majesté» incarne concrètement l'espoir d'une première «sortie de secours» de cette tragédie.

### Arrachement

Privé de l'affection des siens, de son village et du bien-être d'une vie familiale modeste mais digne, le jeune Secondino, encore adolescent, devient un émigré un peu particulier, qui n'a même pas eu le temps de rêver, comme le font souvent les migrants, à une vie meilleure loin des frontières de leur terre natale. Après le traumatisme d'avoir été arraché au sein maternel vient donc celui, définitif, d'être arraché à son pays, avec son lot de douleur, de rage, de nostalgie, de regrets et d'idéalisation du sol natal. Entre rébellions ouvertes et propositions généreuses, et après avoir été expulsé d'un institut religieux de Rome pour avoir fugué, le jeune homme est ballotté entre San Remo et Reggio Calabria, dans les instituts de Don Orione (prêtre exceptionnel cher à son cœur), jusqu'à l'obtention de son baccalauréat. Après un court séjour à Pescina, il voyagera à travers toute l'Europe (Espagne, France, Belgique, Allemagne, Russie) de dix-huit à vingt-neuf ans, tout d'abord militant socialiste, puis communiste clandestin avec d'importantes responsabilités dans le domaine de la propagande politique au niveau international. C'est de 1929 à 1944 qu'il séjourne en Suisse où, après sa dramatique expulsion du parti communiste en 1931, il *renaît* en tant qu'homme et il *naît* en tant qu'écrivain et essayiste.

Alors qu'il est loin de son pays pendant ses années d'études, de militantisme et d'exil, hormis quelques brèves visites inopinées, c'est sa correspondance avec sa famille qui l'aidera à garder un lien avec son pays natal



et avec ses compatriotes, tout en le tenant au courant des événements du village. L'amour qu'il porte à sa région, l'orgueil blessé qu'il nourrit pour elle se lisent déjà dans cette lettre que le jeune Secondino, alors âgé de seize ans à peine, adresse à Don Orione pour se plaindre, entre autres, de certains supérieurs insultants qui qualifient ses chers Abruzzes de «terre barbare»: «Cette façon de dénigrer le pays natal est, pour un jeune homme, une agression suprême.» Quoi qu'il en soit, il a parfois du mal à supporter la compagnie de ses compatriotes, comme dans cette autre lettre au prêtre, où il demande à être éloigné de ses «compagnons marsicains de San Remo. Je veux parler des plus âgés.» Après l'obtention de son baccalauréat à Rome, il finit par retourner à Pescina. Dans une lettre adressée à Don Ferretti, autre religieux des instituts de Don Orione qui l'avait accueilli, il annonce non seulement avoir recouvré la santé, mais dit aussi loger dans une «petite maison de trois pièces, en béton armé. À Pescina, on la surnomme la maison du diable, parce qu'il y règne toujours un grand vacarme. Et de nuit plus que de jour. Nous sommes ici une dizaine, étudiants, vagabonds, ouvriers et... joyeux lurons, ce qui attire souvent les gendarmes dans ma bicoque. On ne fait pourtant rien de mal: on chante, on mange, on boit, on rit, on danse. Mais surtout, on boit et on chante. Je n'avais jamais chanté de ma vie, ou alors toujours seul. À présent, je chante du matin au soir. Et c'est très bien comme ça!» Attitude étonnante, un peu potache, en tout cas touchante, en réaction sans doute à la rigueur excessive et pas toujours justifiée de son

éducation chez les religieux. Peu de temps après, alors âgé de dix-huit ans, il se repentira de sa légèreté dans une autre lettre adressée au même prêtre, et bien plus tard encore, l'écrivain évoquera cette période en soulignant les effets «désastreux» de certaines de ses fréquentations.

Ce sont aussi les débuts de sa longue aventure de militant révolutionnaire. Tout commence à Pescina où il fréquente le siège de la ligue des paysans. Dans cette baraque prêtée par la mairie, il vient en aide aux paysans, écrit pour les analphabètes toutes sortes de lettres de contestation, de recours contre les abus des patrons et des autorités. De là, il attise et soutient aussi les révoltes. Un peu plus tard, il part s'installer à Rome, où, nommé secrétaire régional du mouvement des jeunesses socialistes, il est déjà fiché par la police comme élément subversif. C'est presque une fuite: «Il y a vingt-cinq ans, quand je suis parti de cette gare, je n'avais pas de bagages. Je suis parti de nuit, comme un voleur, et je n'imaginais pas que je serais absent si longtemps», racontera-t-il dans *La pena del ritorno*.

Bientôt, avec son adhésion au Parti communiste italien naissant, «un vent glacial» vient éteindre «la petite flamme allumée à l'autel des intuitions les plus chères», et le Parti devient tout pour le révolutionnaire Tranquilli: «famille, école, église, caserne». «Abruzzais, paysan, séminariste» sont maintenant des identités à proscrire. Mais pas pour très longtemps: son amour pour Gabriella Seidenfeld, sa compagne de militantisme et de vie jusqu'au début des

années trente (elle restera son amie bien au-delà), lui redonne la joie de vivre. «En renaissant ainsi, lui écrit-il en 1924, je suis redevenu ce que j'étais autrefois, un homme de Pescina», autrement dit fier de son pays natal et riche des valeurs acquises au cours de ses quinze premières années d'existence. Pour le militant politique, Pescina, la Marsica, les Abruzzes sont des lieux d'observation privilégiés pour exprimer et défendre ses thèses révolutionnaires. Entre-temps, parmi les divers pseudonymes dont il signe ses articles de la clandestinité, il choisit celui de «Silone», en souvenir «du chef de la résistance des Marseilles, Pompéius Silo, dans la guerre contre Rome, [...] symbole d'indépendance», expliquera-t-il des années plus tard. À cette période, il écrit trois articles importants, envoyés avant 1920 au journal *Avanti!* mais jamais publiés, dans lesquels il dénonce les retards et les malversations des offices chargés d'organiser la reconstruction à la suite du tremblement de terre de Pescina. En janvier 1928, il écrit aussi un rapport détaillé pour le comité central du PCI sur le fascisme dans les Abruzzes et en Italie méridionale. Il s'agit d'une étude documentée sur les causes et l'évolution du mouvement, dans laquelle est aussi dénoncée la politique vexatoire du prince Torlonia à l'égard des paysans sans terre du Fucino. On y trouve des réflexions qui seront reprises plus amplement et avec plus de vigueur quelques années plus tard sous forme narrative dans la première édition de *Fontamara* (1933). Ce premier roman, qui a fait connaître Silone dans le monde entier et a été traduit dans plus de vingt-sept langues, diffère toutefois sensiblement par le style et la dureté du ton de celui qu'on peut lire aujourd'hui, passé par le filtre de huit éditions successives au gré de la maturation des idées de l'auteur.

### Renaissance

À la fin des années vingt, un énième séisme existentiel frappe le jeune Silone, alors à la direction du Parti communiste italien aux côtés de Palmiro Togliatti. Le militant Silone traverse une crise de conscience: il s'insurge contre le despotisme et l'arrogance politiques de Staline, tant sur le plan national qu'international, et reproche au Parti com-



Romolo Tranquilli, frère d'Ignazio Silone, en 1926. Deux ans plus tard, il sera arrêté par la police fasciste et mourra en prison en 1932.

muniste italien sa passivité et son opportunisme vis-à-vis de l'URSS. Mais à cela s'ajoute une crise plus personnelle: en 1928, son jeune frère Romolo est arrêté par la police; on l'accuse d'avoir voulu attenter à la vie du roi d'Italie à Milan. Romolo sera disculpé et verra sa condamnation à mort commuée en peine de douze ans de prison. Mais Silone se sent responsable de cet emprisonnement car il pense avoir négligé son petit frère pendant ses années d'engagement politique. Il essaiera d'intercéder en sa faveur, faisant jouer ses appuis internationaux, et ira même jusqu'à se compromettre avec le Parti fasciste pour tenter, en vain, de le soustraire à la prison. Et même les sommes d'argent avec lesquelles il essaiera de lui rendre la détention moins pénible ne serviront à rien. Romolo meurt dans la prison de Procida, officiellement de tuberculose, en 1932, soit un an après l'expulsion de Silone du Parti communiste italien qui le qualifie d'«intellectuel dégénéré» depuis qu'il a confié dans un article que la seule raison qui le poussait à rester au Parti était sa communauté d'idéal avec les paysans des Abruzzes.

Pendant cette période où tout semble se précipiter, il sent mûrir en lui une nouvelle urgence intérieure, un rêve sans doute resté secret au fil des ans, nourri de ces lectures qui l'ont bouleversé au plus profond de l'âme, *Les Frères Karamazov* et *L'Idiot*, et certainement inspiré par son expérience intense et dramatique d'homme et de militant. Une urgence qui devient de plus en plus forte dans cette Suisse au cœur de l'Europe où le jeune homme, venu pour soigner ses poumons, rencontre et se lie d'amitié avec des personnalités suisses hors du commun ainsi qu'avec des artistes et des intellectuels venus de toute l'Europe: démocrates, dissidents et réfugiés comme lui.

Profondément lié au Parti communiste italien depuis sa fondation en 1921 et à ses thèses définies au Congrès de Lyon en 1926, antifasciste depuis toujours, Silone sait à présent que le potentiel de persuasion et la force révolutionnaire d'un bon roman sont supérieurs, à long terme, à ceux de n'importe quel manifeste politique. Par l'écriture romanesque, il aspire donc à dénoncer cette triste condition humaine et sociale, ainsi que ce pouvoir économique et

politique qui opprime les plus démunis, ceux-là même pour lesquels il s'est engagé dans le militantisme, sans se soucier des risques et de la dureté de la vie en clandestinité. Il veut aussi démontrer le rôle pédagogique et moral que peut avoir le militant communiste au sein de la communauté des opprimés. Enfin, il se propose de prouver l'authenticité et la sincérité de son credo communiste, au-delà des calculs et de l'opportunisme du Parti officiel. Un credo enraciné dans le respect pour les plus faibles, pour les persécutés, pour les sans terre, pour ses *cafoni*, contre les patrons et les puissants, et ce depuis qu'à l'adolescence, il a été frappé par «ce contraste criant, incompréhensible, presque absurde, entre vie privée, la vie de famille, qui était, ou du moins semblait être principalement faite de mesure et d'honnêteté, et rapports sociaux, très souvent grossiers, odieux, faux. [...] Ne pas se mêler des affaires des autres était la condition même d'une vie honnête et tranquille, et on nous le répétait sans cesse. Les enseignements de l'Église venaient le confirmer. Les vertus prônées étaient celles de la vie privée et familiale. Quant à moi, dès mon plus jeune âge, j'aimais mieux traîner dans la rue, et mes camarades préférés étaient les enfants des paysans pauvres.»



Silone devant la Vieille Fontaine de Pescina dans les années 1960.

## Retour

Pour l'écrivain Silone, «comprendre» est un maître mot. «Si j'ai écrit mes livres [...], dirait-il par la suite, c'est pour essayer de comprendre et de faire comprendre.» Et c'est pour cela que de son exil suisse, au nom d'un impérieux «besoin de sincérité et de vérité», il puise son inspiration dans sa terre natale, la Marsica, le Fucino, dans ce pays «où il est né, qu'il connaît et qu'il aime comme l'enfant connaît le sein de sa mère», ce pays qu'il a si longtemps gardé au fond de lui, «partie intégrante, et même centrale» de lui-même, comme il se sent lui-même faire intégralement partie de ce pays. Si être séparé du sein maternel fut pour lui dramatique, l'arrachement brutal à sa terre natale fut une longue et terrible douleur. Pour Silone, raconter, c'est opérer un retour spirituel, une immersion salvatrice dans cette terre d'origine figée dans une souffrance atavique. Mais c'est aussi poursuivre le combat, un combat solitaire, à travers les gestes et la voix des personnages auxquels l'écrivain débutant donne vie, sans jamais oublier les motifs qui l'ont poussé à se battre. Quinze ans après le terrible tremblement de terre, tandis que l'Italie est en plein fascisme monarchique, Silone, exilé, choisit pour décor des drames de ses *cafoni* le paysage le plus aride des Abruzzes. Contrairement à son compatriote D'Annunzio, il le donne à voir «dans son aspect plus secret qui, sous les oripeaux officiels, sous les oripeaux 'naturels', est véritablement douloureux, fatigué, exténué, opprimé et sanglant»; un paysage de l'âme, «fictif mais vrai [...], plus vrai que le monde réel, que le monde des apparences», dans lequel il veut reproduire «la vérité cachée et interdite».

Pendant ces années suisses naîtront divers écrits, parmi lesquels les récits de *Voyage à Paris* [it. *Un viaggio a Parigi*], la trilogie romanesque *Fontamara*, *Le Pain et le vin* [it. *Pane e vino*], *Le Grain sous la neige* [it. *Il seme sotto la neve*], et la pièce de théâtre *Et il se cacha* [it. *Ed egli si nascose*], tous situés dans la Marsica sous la dictature fasciste. Ces ouvrages, traduits dans diverses langues, obtiennent un succès international inattendu et contribueront à ternir la façade de respectabilité du fascisme italien. Et même lorsque Silone rentre en Italie en 1944, après la chute du fascisme, et qu'il se rend à

Pescina qui se révèle à ses yeux «un autre monde qui continue à vivre sa vie [...] de cette façon qui lui est propre, avec naturel et indifférence»; même lorsque des années plus tard, il y retourne, de Rome où il s'est installé, et qu'il voit Pescina mener désormais une vie agitée, parler une langue différente de celle qu'il avait chérie et idéalisée du fond de son exil suisse, ses choix ne changent pas: les lieux où il fera revivre, dans une réécriture plus mûre, plus apaisée, plus sereine, toutes les œuvres de l'exil, et ceux où il situera toute sa nouvelle production de romans et d'essais – de *Une Poignée de mûres* [it. *Una manciata di more*] jusqu'à l'ébauche de *Severina*, (à l'exception de *Le Renard et les camélias* [it. *La volpe e le camelie*], qui se passe en Suisse), ces lieux seront toujours ceux que ses souvenirs de jeunesse ont photographiés: «Chaque ruelle, chaque maison, chaque fontaine, et les jeunes filles qui venaient y puiser de l'eau, et l'heure à laquelle elles venaient; chaque porte, chaque fenêtre, et ceux qui s'y penchaient, et l'heure où ils le faisaient». Des lieux qui, de la Marsica, s'élèvent vers les Abruzzes montagnards et solitaires de la Maiella, figés dans une immobilité ancestrale que Silone décrit avec tant de poésie dans *Fontamara*, et si bien adaptés au drame médiéval de *L'Aventure d'un pauvre chrétien* [it. *L'avventura di un povero cristiano*], ultime étape d'un long chemin vers la redécouverte de ses racines. Ici, Silone relate l'aventure de l'ermite Pietro del Morrone, élu pape sous le nom de Célestin V, et qui, «prié de choisir entre sainteté et pouvoir, fit par honnêteté le grand choix du refus». Dans sa transposition artistique de l'expérience de Célestin («le plus abruzzais de tous les saints: on ne peut saisir un certain aspect des Abruzzes si on ne le comprend pas», dit-il), Silone élabore la mosaïque de sa propre expérience politique, religieuse et civile. Il le fait dans ces lieux mêmes qui font partie de son passé, mais qui éclairent le présent et le projettent dans l'avenir. Ce sont ses Abruzzes, les lieux de son enfance, animés par des histoires et des légendes devenues mythiques. Ils incarnent des tragédies, des drames, des souffrances, des tranches d'histoire qui se répètent encore et encore. Ici, Silone crée des personnages qui sont l'emblème de cette terre rude mais «courageuse» et «généreuse». Cette

Maiella, la montagne du Morrone, est «notre Liban à nous, les Abruzzais. Ses contreforts, ses grottes, ses vallons sont chargés de mémoire. Dans ces mêmes lieux où, autrefois, comme dans une thébaïde, vécurent d'innombrables ermites et où, à une époque plus récente, ont été cachés des centaines et des centaines de hors-la-loi, de prisonniers de guerre évadés, de partisans, soutenus par une grande partie de la population.»

### Sacralité du lieu

La cohérence et la force de ce macro-texte narratif qu'est l'œuvre tout entière de Silone – «cet unique livre que l'écrivain porte en lui, miroir de son âme, et dont les œuvres publiées ne sont que des fragments plus ou moins approximatifs» –, dont la trame

repères temporels pour évoquer tel ou tel événement: «C'était le mois de Marie, si je me souviens bien.» Les vêtements d'un personnage ou la décoration intérieure d'une maison ne sont pas que de simples indications sur le lieu ou la position sociale, ils définissent le caractère, l'âme d'une personne. Un exemple parmi tant d'autres: les «fritsettes» et «le tablier neuf, un collier de corail et la médaille d'argent» sur l'habit du dimanche que porte la cantinière Marietta, dans *Fontamara*, pour aller en ville avec les autres femmes afin de dénoncer chez les carabinieri le détournement de leur ruisseau. Et puis, il y a les conjurations, le mauvais œil, les rites funéraires, les pèlerinages aux sanctuaires – si vivants dans la religion populaire – pour obtenir, toujours en vain



unique est cette exigence de vérité et de liberté, n'étouffent pas pour autant les nombreux motifs de la tradition abruzzaise dans laquelle Silone puise à pleines mains pour enrichir et assaisonner ses histoires, non dans un but passivement documentaire mais, au contraire, afin de mieux représenter, par le biais d'oppositions, tous les liens qui régissent l'univers existentiel de son monde paysan. Ainsi, par exemple, si alimentation et religion vont de pair chez les riches – «la nuit de Noël, l'enfant Jésus vient au monde, alors on mange du poisson grillé» – chez les *cafoni*, qui ne mangent que du pain de maïs, au mieux agrémenté d'oignons et de haricots blancs, les noms des saints, quand ils ne servent pas à jurer, servent de

chez Silone, une grâce. Et dans l'évocation des traditions de Noël, la crèche, la bûche, il y a la parabole de la Sainte Famille, elle aussi réinterprétée à des fins narratives qui lui sont propres: «Elles nous inculquaient le respect et la solidarité envers les persécutés. En outre, du monde où nous nous apprêtions à entrer, elles nous donnaient une image plutôt pessimiste: c'était un monde dans lequel l'innocence était persécutée par les autorités elles-mêmes.»

Son style est original, jusque dans son magistral essai sur les Abruzzes écrit en 1948 pour le compte du Touring Club italien et qui sera finalement publié en 1963 sous le titre *La terra e la gente*: documents, chroniques, récits de traditions, de conversa-

Ignazio Silone  
au siège de la revue  
Tempo presente.

tions et de polémiques voilées coexistent dans une forme mêlant journal intime et roman. C'est une prose sereine, savante et teintée d'une ironie légère et débonnaire. Silone est un voyageur attentif: «Toutes les voies d'accès aux Abruzzes, hormis celle du littoral adriatique, passent par des pentes très raides. Nous avons choisi d'emprunter celle de la Salaria». À la différence d'autres auteurs qui ont décrit les Abruzzes sans y avoir jamais mis les pieds, il évoque avec précision les itinéraires choisis, les divers paysages qui s'offrent à ses yeux aux différentes heures de la journée, les lieux où il séjourne, les personnes avec qui il discute, pour s'informer, confirmer, stimuler la curiosité. En un seul commentaire, il évoque les temps qui changent («Aujourd'hui, les moutons de Rocca di Cambio, dit-il avec humour, ce sont les touristes. On se fatigue moins et on gagne plus!»), l'intérêt anthropologique des lieux. L'hospitalité des bons vivants de la côte lui inspire une réflexion sévère: «Ils sont vraiment rares, les riches ou les nouveaux riches des villages pauvres qui connaissent le plaisir d'une alimentation légère et mesurée.» Et le contraste avec ses paysages de montagne bien-aimés est aussitôt souligné: «Connaître les montagnes des Abruzzes est d'une importance primordiale. [...] En effet, c'est principalement dans les montagnes que le destin historique et social des Abruzzais s'est joué.»

Courageux dans la tempête, ferme dans ses positions, noble dans ses idéaux, ouvert dans sa vision, impénétrable dans ses silences: Ignazio Silone a été modelé dans une terre de montagne, comme les paysans de ses romans qui sont étroitement et fortement liés au sol, «comme une sorte de sacrement». Il s'est éteint dans les montagnes suisses qui avaient su guérir son corps, nourrir son âme et tenir sa mémoire éveillée pendant l'exil. On comprend mieux que pour son repos éternel, il ait choisi de retrouver son pays, sur un coin sacré de terre montagnarde.

\* Professeur de critique littéraire à la Faculté des Lettres et de Philosophie de l'Université d'Aquila et membre du directeur du Centre d'Etudes sur Ignazio Silone de Pescina.



#### Bibliographie

I. Silone, *Memoriale dal carcere svizzero*, sous la direction de L. Mercuri, Cosenza, Lerici, 1979.

I. Silone, *Romanzi e saggi*, sous la direction de B. Falchetto, Milan, Mondadori, 1998-1999.

G. Casoli, *L'incontro di due uomini liberi: don Orione e Silone*, Milan, Jaca Book, 2000.

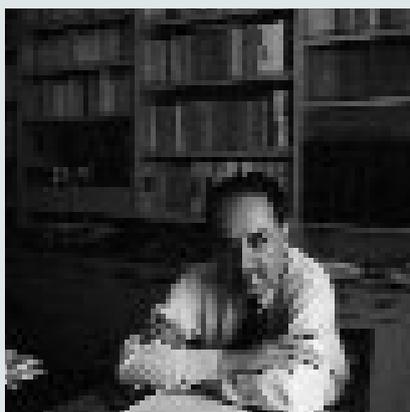
*Per Ignazio Silone*, Florence, Polistampa, Fondazione Spadolini Nuova Antologia, 2002.

*Silone, la libertà. Un intellettuale scomodo contro tutti i totalitarismi*, sous la direction de A. Forbice, Milan, Guerini et associés, 2007.



## Ignazio Silone, l'homme qui s'est sauvé lui-même

par Andrea Paganini\*



À gauche:  
Silone en 1950.

Sur cette page:  
Silone dans la bibliothèque  
de l'association italienne  
Libertà e Cultura (AIRC).

Pescina rasée  
par le tremblement  
de terre de 1915.

«[...] ce qu'il a vraiment fait,  
Dieu seul le sait»<sup>1</sup>.

Depuis quelques années, la figure d'Ignazio Silone – écrivain italien antifasciste par excellence – divise les historiens et les intellectuels de façon apparemment inconciliable. Les esprits s'enflamment, à tel point que malgré les nombreuses publications parues sur cette affaire, la polémique ne semble pas se calmer. Que s'est-il donc passé?

Partons d'un fait avéré et indiscutable, sorti des archives de l'État il y a un peu plus de dix ans. Le 13 avril 1930, Silone écrit une «dernière lettre» à Guido Bellone, fonctionnaire de la sûreté publique italienne. Quelle était la nature – voilà le sujet du débat – des relations épistolaires entretenues par ces deux hommes? Silone était-il le plus habile et le plus efficace des informateurs de la police fasciste, comme l'affirment les historiens Dario Biocca et Mauro Canali<sup>2</sup>, ou bien un indéfectible adversaire, sa vie durant, du régime de Mussolini, comme le soutient Giuseppe Tamburrano<sup>3</sup> (pour ne citer que les chefs de file des deux camps opposés)? Qui est vraiment Ignazio Silone? Et quelle valeur attribuer à ses écrits?

Quiconque veut vraiment enquêter sur le parcours intellectuel d'Ignazio Silone et chercher la vérité dans le respect des personnes (selon le conseil adressé aux historiens par sa veuve Darina Silone, à Pescina, le 1<sup>er</sup> mai 2000) doit aller au-delà de la simple antinomie «innocent/coupable». Mais revenons au commencement.

### Secondino Tranquilli

*«Autrefois, dit-il, il y avait ici à Pietrasecca un homme qui s'appelait Carlo Campanella, et il y a maintenant à New York un homme qui s'appelle Mr. Charles Little-Bell, Glace et Charbon. S'agit-il du même ou sont-ils deux?»*  
*«C'est le même», répondirent diverses personnes.*  
*«Si un homme peut changer de nom, pourquoi une carte à jouer ne pourrait-elle pas aussi en changer?», dit le prêtre.<sup>4</sup>*

Après le tremblement de terre qui frappe les Abruzzes en 1915, Secondino Tranquilli (nom de baptême d'Ignazio Silone) se retrouve orphelin, à la rue: c'est la débâcle. Témoin direct des problèmes auxquels doivent faire face les plus démunis, il prend



part à de petits soulèvements populaires. À dix-sept ans à peine, il entre à l'Union de la jeunesse socialiste, inaugurant ainsi plus de dix années d'engagement politique. Deux ans plus tard, alors qu'il est repéré comme élément subversif, il devient secrétaire de l'Union socialiste romaine. En 1921, l'aile révolutionnaire du Parti socialiste italien (PSI) fait scission et donne naissance au Parti communiste italien (PCI). Tranquilli figure parmi ses fondateurs, aux côtés de Bordiga et Gramsci. Il devient vite l'un des dirigeants de cette nouvelle formation politique, où il s'occupe principalement de la presse. Ayant pris la tête du nouveau parti fasciste, Mussolini arrive au pouvoir en octobre 1922.

Fiché par la police, le jeune Tranquilli se rend à l'étranger (Berlin, Madrid, Paris), où il tisse des liens avec les exilés politiques et écrit dans les journaux de gauche. En 1925, au moment où la dictature fasciste se renforce, il est de nouveau en Italie, dans le service de presse du PCI. Ce dernier, comme tous les partis d'opposition, entrera dans la clandestinité l'année suivante après avoir été mis hors la loi. En 1927, pendant un congrès communiste à Moscou, il assiste avec méfiance à l'ascension de Staline au pouvoir. Peu après, alors que le PCI est déstabilisé par de nombreuses arrestations, il retourne en France, perplexe face à la politique du nouveau chef du Kremlin et très critique à l'égard de la ligne autoritaire du Parti, dont il constate l'intolérance et la mauvaise foi, ainsi que l'incapacité à se confronter avec loyauté aux idées venues de l'extérieur.

C'est aussi à cette époque que se noue pour lui un nouveau drame familial: son frère Romolo, arrêté en 1928 pour «conspiration contre le régime», se voit condamner à douze ans de prison; il mourra quatre ans plus tard dans la prison de Procida, dans un état de santé dramatique.

**[Locarno] 13 avril 1930**

«[...] un fossé abyssal se creusait entre ma vie publique et ma vie secrète. [...] La politique se révélait à moi comme une absurdité. En quoi toutes ces histoires me regardaient-elles? J'aurais sans doute préféré vivre en paix et manger deux ou trois fois par jour, en envoyant au diable la "nécessité d'expansion impériale" et la "démocratie économique"». <sup>5</sup>

À la fin des années vingt, le futur écrivain traverse une crise violente, dans son corps et dans son âme; une crise existentielle qui le conduit à écrire cette fameuse lettre au fonctionnaire de police du régime fasciste, reproduite ici *in extenso*.

«Veuillez m'excuser d'avoir cessé de vous écrire. Ce qu'il vous intéressait de savoir n'est plus un mystère (la presse en parle déjà). Je ne sais ce que nous allons faire, mes amis et moi.

Ma santé est au plus mal, mais la cause de mon silence est avant tout morale (vous comprendrez en vous rappelant ce que je vous ai écrit l'été dernier). Je me trouve à un moment très pénible de ma vie. Mon sens moral, qui a toujours été très fort, me domine à présent complètement. Je ne dors plus, je ne mange plus, il ne me laisse pas une minute de repos. Je me trouve au point critique de cette crise existentielle à laquelle je ne vois qu'une seule issue: l'abandon complet du militantisme politique (je me chercherai une activité intellectuelle, quelle qu'elle soit). Outre cette solution, il ne reste que la mort. Continuer à vivre dans l'équivoque m'était impossible, m'est impossible. J'étais né pour être un honnête petit propriétaire terrien dans mon village. La vie m'a précipité sur une pente à laquelle je veux à présent échapper. J'ai conscience de n'avoir pas fait grand mal, ni à mes amis, ni à mon pays. Dans les limites du possible, je me suis toujours gardé de mal agir. Quant à

vous, je dois dire qu'étant donné votre fonction, vous vous êtes toujours comporté en gentilhomme avec moi. C'est pourquoi je vous adresse cette dernière lettre. Pour que vous ne vous opposiez pas à mon projet, qui se réalisera en deux temps: un, éliminer de ma vie tout ce qui est fausseté, duplicité, équivoque, mystère. Deux, commencer une vie nouvelle, sur une base nouvelle, pour réparer le mal que j'ai fait, pour me racheter, pour faire du bien aux ouvriers, aux paysans (auxquels je suis lié par toutes les fibres de mon être), et à ma patrie. Entre la première et la deuxième étape, j'ai besoin d'un peu de repos physique, intellectuel et moral. Aucune considération matérielle n'a influencé ma décision. Les désagréments ne me font pas peur. Ce que je veux, c'est vivre conformément à la morale.

L'influence et la popularité que j'ai acquises dans de nombreux centres d'émigration m'incitent à concevoir ma vie future (dès que je serai en meilleure santé) sous forme d'une activité littéraire et éditoriale tout à fait indépendante. Je dois ajouter qu'en ce moment, mon idéologie est secouée par de grands bouleversements et que je me sens de nouveau très attiré par la religion (sinon par l'Église). L'évolution de ma pensée est facilitée par l'orientation imbécile et criminelle que prend le Parti communiste. Si je m'éloigne de lui avec regret, c'est uniquement parce que c'est un parti persécuté, dans lequel, au-delà des dirigeants, il y a des milliers d'ouvriers sincères. Pour pouvoir continuer à exercer une influence sur les éléments de la base, j'hésite encore à annoncer publiquement ma rupture et j'attends le moment propice, qui ne devrait plus tarder. La lettre que je vous adresse est un témoignage d'estime. J'ai voulu clore définitivement une longue période de rapports loyaux par un acte de loyauté. Si vous êtes croyant, priez Dieu qu'il me donne la force de dépasser mes remords, de commencer une vie nouvelle et de la consacrer entièrement au bien des travailleurs et de l'Italie.

Bien à vous, Silvestri» <sup>6</sup>

C'est sur la base de cette lettre – et des précédentes attribuables au même expéditeur – que les «historiens de l'accusation» affirment que Silone, dès 1923 (ou peut-être avant), se serait infiltré dans le Parti com-

muniste et aurait fourni à la police italienne des informations sur l'organisation clandestine, jouant ainsi un double jeu, dans un exercice d'équilibriste des plus périlleux. Les «historiens de la défense» rejettent ces accusations, réfutant l'authenticité d'une grande partie des lettres ou leur attribution à Silone et affirment qu'il aurait seulement voulu faire croire – à la fin des années vingt – qu'il collaborait avec l'OVRA afin d'aider son frère emprisonné. Certains ont même avancé l'hypothèse que ces contacts épistolaires n'auraient été qu'«instrumentaux»<sup>7</sup>, ce qui allège considérablement sa faute.

De ces deux points de vue opposés et inconciliables dépend, apparemment en totalité, le jugement que l'on porte sur l'écrivain, sur son honneur et sa crédibilité. Silone est-il un vil informateur qui a trahi la cause antifasciste, ou bien un honnête et farouche combattant de la liberté, luttant contre toute forme de totalitarisme? Sans compter ceux qui, dans le but de concilier ces deux points de vue – ce qui ne peut qu'aboutir à une impasse – parlent carrément de folie et de schizophrénie, faisant de Silone une sorte de Dr Jekyll et Mr. Hyde. Mais doit-on vraiment en arriver là?

Il semble nécessaire de revenir un instant en arrière, pour choisir une autre voie, qui va autrement plus loin. Toutes les interprétations demeurent possibles, bien sûr, mais nous aimerions nous concentrer sur 1930, car nous sommes convaincus que c'est une année charnière et un poste d'observation de choix pour expliquer le personnage et l'œuvre de Silone.

### **La sortie de la crise.**

#### **La ligne de démarcation**

*«[...] il faudrait partir loin de sa terre.  
Changer de nom ne suffit pas,  
si l'eau, les pierres, l'herbe, les plantes,  
la poussière des routes sont celles du pays  
où l'on est né. Il faudrait partir loin.»  
Le frère dit cela d'une voix si sombre  
que Don Paolo dut se retenir de l'embrasser.»<sup>8</sup>*

En 1930, après le plébiscite électoral et la signature du Concordat, le fascisme jouit d'un pouvoir immense et d'un soutien populaire sans précédent. Lorsque Silone s'installe en Suisse, ses relations avec le Parti communiste se sont espacées, voire

distendues. Loin de sa terre et de ses amis de toujours, il se sent coupable de la terrible sanction infligée à son frère Romolo. Il souffre de troubles nerveux et d'une maladie des poumons. C'est à ce moment-là qu'il rompt à la fois avec son interlocuteur à l'OVRA et avec le Parti qui, pendant dix ans, a été tout pour lui: «École, église, caserne, famille: [...] une institution totalitaire au sens le plus plein et le plus authentique du terme.»<sup>9</sup>

Qu'est-ce qui a pu le pousser à prendre pareille décision? L'emprisonnement de son frère? La constatation de la dérive totalitaire du communisme? La cruauté de la police italienne, désormais indissociable du régime? Une crise de conscience motivée par un renouveau moral et religieux? Peut-être tout cela à la fois.

Comme il ne peut quitter le Parti de sa propre initiative, il a sans doute fait son possible pour se faire exclure, afin de mettre un terme à cette double vie (et c'est en effet ce qui se passe en 1931). Cette décision de mettre fin à ces contacts ne saurait être taxée d'opportunisme politique: en effet, le fascisme, tout comme le communisme au niveau international, ont alors le vent en poupe et rien pour l'heure ne semble vouloir entraver leur expansion. La décision de prendre ses distances vis-à-vis des deux camps n'est pas un choix de pur conformisme, elle est uniquement due à une impulsion morale. C'est la seule explication au tournement existentiel qui le conduit à rompre totalement avec sa vie antérieure.

Cette décision, qui l'amène à redécouvrir la religiosité de sa prime jeunesse, est certainement le fruit d'un lent processus. En effet, pendant la seconde moitié des années vingt, il écrit déjà à sa compagne Gabriella Seidenfeld: «Je m'aperçois que tout ce que je pense aujourd'hui, c'est ce que je pensais jusqu'à l'âge de quinze ans.»<sup>10</sup> En juillet 1929 – si l'on en croit les documents publiés récemment – Tranquilli prévient Bellone que, «au point où il en est de [sa] formation morale et intellectuelle», il lui serait «impossible de poursuivre avec [lui] les mêmes rapports qu'il y a dix ans.»<sup>11</sup> (Si sa collaboration avec la police remonte à 1919, il faut rappeler qu'à cette époque, il n'existait encore ni Parti national fasciste ni Parti communiste italien. De ce point de

Portrait d'Ignazio  
Silone en 1950.

vue, précisons que même immédiatement après leur création, les partis fasciste et communiste – et encore plus le Parti communiste italien – avaient des contours encore mal définis).

La lettre du 13 avril 1930 possède une grande force morale et émotive. L'auteur se dit tourmenté par une violente crise de conscience. Il s'est trouvé devant un terrible dilemme qui l'a contraint à choisir entre deux solutions extrêmes: le suicide ou une vie radicalement nouvelle. Il affirme être arrivé à un «point critique» de son existence, où il veut abandonner la vie militante, où il ne veut plus vivre dans l'«équivoque». Il cherche «une issue» pour «commencer une vie nouvelle», sans «fausseté, duplicité, équivoque, mystère», pour «réparer le mal», «se racheter», «vivre moralement». Il dit ensuite vouloir se consacrer à une «activité littéraire et éditoriale indépendante». Il ajoute que sa pensée est secouée par «de grands bouleversements» et qu'il se sent «de nouveau attiré par la religion». Il espère enfin que «Dieu lui donnera la force de dépasser [ses] remords», «de commencer une vie nouvelle» et de la «consacrer entièrement au bien des travailleurs et de l'Italie».

Comment ne pas constater, dans cette lettre, une similitude avec ce que Silone écrira bien des années plus tard, dans *Sortie de secours* [it. *Uscita di sicurezza*], en repensant précisé-

ment à ce moment traumatique mais décisif et libérateur, semblable à un accouchement: «[...] Il me semble que je suis devenu un autre homme: j'avais alors trente ans, je venais à peine de quitter le Parti communiste auquel j'avais sacrifié ma jeunesse, mes études et tous mes intérêts personnels; j'étais gravement malade et sans famille (j'étais devenu orphelin à quinze ans et l'unique frère qui me restait était alors en prison, en tant que catholique antifasciste, où il est mort peu de temps après); j'avais été expulsé de France et d'Espagne; je ne pouvais pas retourner en Italie; en un mot, j'étais au bord du suicide. J'ai traversé à cette époque une crise terrible, mais salvatrice. Comme l'a écrit Saint Bernard dans un de ses livres, il y a des hommes que Dieu poursuit, persécute, traque et, une fois qu'il les a trouvés, il les attrape, les déchire, les met en pièces, les mord, les mastique, les engloutit et les digère pour en faire des créatures entièrement nouvelles, entièrement à lui; quand je repense aux souffrances, aux dangers, aux pénitences que bon nombre de mes amis et moi-même ont dû traverser, aux erreurs commises aussi, il me semble avoir connu ce sort douloureux et privilégié dont parle Saint Bernard. En Suisse, je suis devenu un écrivain; mais plus encore, je suis devenu un homme.»<sup>12</sup>

Tout ceci confirme à quel point cette année 1930 marque un tournant<sup>13</sup>, une rupture, une ligne de démarcation. Il n'est pas étonnant que les archives personnelles de Silone ne contiennent que des documents à partir de cette année-là, comme pour marquer une coupure nette avec le passé. Il n'est pas non plus surprenant que son activité littéraire commence à cette date: «Jusqu'à l'âge de trente ans, je n'avais jamais pensé écrire.»<sup>14</sup> «Auparavant, je ne m'étais pas rendu compte de cette vocation.»<sup>15</sup> Toutes les œuvres littéraires de Silone sont postérieures à cette date, et elles sont l'expression cohérente d'un homme qui met toute son énergie à élaborer, en art comme en politique, une vision du monde empreinte de liberté et de dignité humaine. Jusqu'au choix de son nom de plume, Ignazio Silone – à coloration à la fois civile et religieuse – qui remonte à cette période et semble marquer la naissance d'un homme nouveau.





### Ignazio Silone

«On ne peut pas parler d'un homme vivant comme d'un damné», protesta Don Nicola.  
«S'il en est ainsi, autant fermer les églises et se lancer dans le commerce.»  
«J'ai l'impression, reprit-il, que Rocco se trouve à présent face à un tournant dont dépend non seulement son avenir mais aussi son passé. Je veux dire que de sa décision peut dépendre le sens de toute sa vie.»  
«Comment est-ce possible ?», demanda la sœur.  
«J'ai toujours pensé qu'on ne pouvait jamais effacer son passé.»  
«On peut accomplir un acte qui lui donne une autre couleur, un autre éclairage.»  
«Tu crois donc que Rocco peut encore se racheter? Se sauver? C'est ce que tu veux dire?»  
«Il est arrivé à un point où il peut faire quelque chose qui donne à son passé un sens plutôt qu'un autre.»<sup>16</sup>

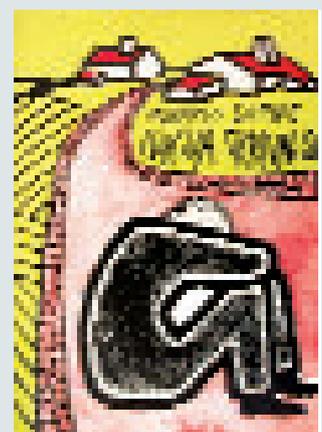
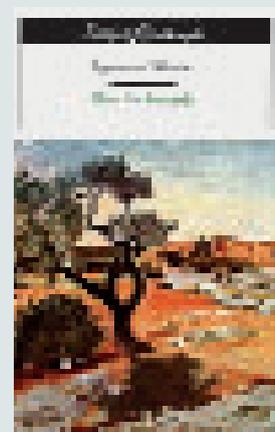
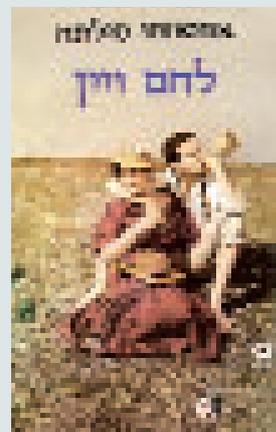
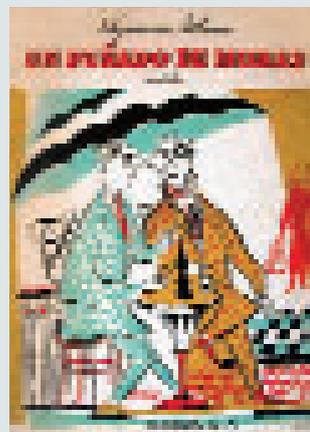
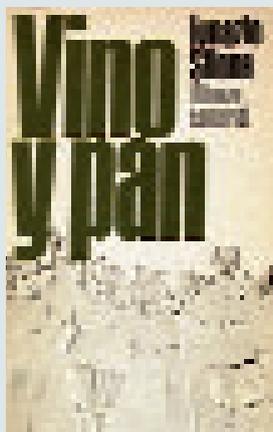
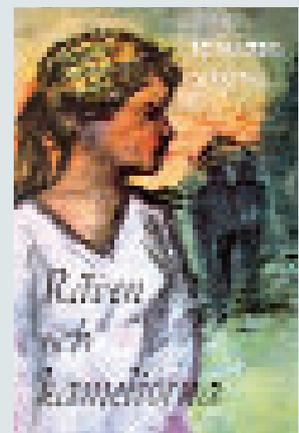
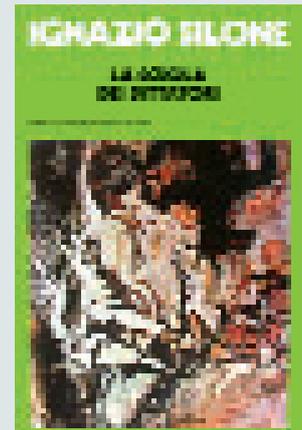
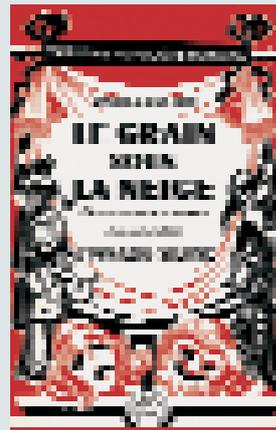
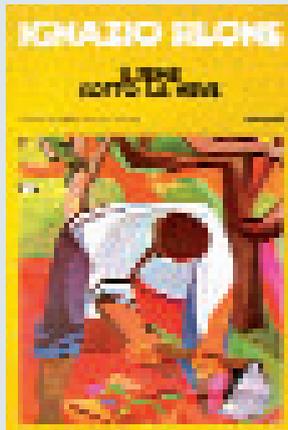
La Suisse accordera l'asile à Silone pendant près de 15 ans, jusqu'à la chute du régime, au point qu'il considère ce pays comme sa seconde patrie. Ses premières années d'exil sont très dures. Outre le fait qu'il est atteint de tuberculose (il se fait soigner à Davos), le jeune réfugié se sent abandonné de tous. Pourtant, c'est dans cette solitude que naît *Fontamara*, l'épopée des *cafoni*, les oubliés de sa terre des Abruzzes. Le roman, qui connaît un succès mondial, sort en 1933, tout d'abord en langue allemande (comme toutes ses œuvres d'exil), à Zurich, où le jeune écrivain s'est installé et où il a pu entrer en contact avec de nombreux intellectuels et artistes. Il a une importante activité éditoriale, avec la revue *information* et *Le nuove Edizioni di Capolago*. En 1934, il publie un essai sur les origines et le développement du fascisme, et en 1935, un recueil de récits intitulé *Voyage à Paris* [it. *Un viaggio a Parigi*]. L'année suivante, il publie le roman *Le Pain et le vin* [it. *Pane e vino*] (ensuite *Le Vin et le pain* [it. *Vino e Pane*]), qui suscite l'enthousiasme de certains critiques influents. C'est le premier d'une trilogie centrée sur la personne de Pietro Spina et inspirée de faits en partie autobiographiques. Viendront ensuite *Le Grain sous la neige* [it. *Il seme sotto la neve*] (1941) et la pièce de théâtre *Et il se cacha* [it. *Ed egli si nascose*] (1944), dans lesquels Silone fait le point sur son système de valeurs, en reconnaissant que «la redécou-

verte de l'héritage chrétien dans le ferment de libération de la société contemporaine [...] est notre bénéfice spirituel le plus important.»<sup>17</sup>

En 1938, il publie *L'École des dictateurs* [it. *La scuola dei dittatori*], une œuvre satirique dirigée non seulement contre le fascisme mais contre tous les totalitarismes. Indifférent aux structures coercitives des institutions et des partis politiques, l'écrivain abruzzais se pose en franc-tireur, que ce soit contre le régime de Mussolini ou contre ceux de Staline et de Hitler. Pour lui, le communisme est en effet un «fascisme rouge». Ce n'est qu'en 1939, après dix années d'«abstention» et malgré l'interdiction imposée par la Suisse aux réfugiés, que Silone retourne à l'activité politique. Il devient membre du *Centro estero* du Parti socialiste italien, dont il assume la direction à partir de 1941. Entre-temps, il rencontre Darina Laracy, une jeune Irlandaise qui deviendra sa femme.

En 1942, il est arrêté par la police helvétique pour avoir imprimé et diffusé du matériel de propagande antifasciste. Il ne passera que quelques jours en prison, mais c'est à cette occasion qu'il rédige le fameux *Memoriale dal carcere svizzero* dans lequel il écrit: «L'élan qui nous a permis de ne pas capituler face à la dictature n'est ni lié à une classe matérialiste ni intellectuel, il est essentiellement éthique: c'est sur cet élan que nous devons reconstruire le mouvement socialiste; et cette exigence implique que nous dépassions notre idéologie passée et le nihilisme sceptique et cynique qui prévaut aujourd'hui dans la vie politique.»<sup>18</sup>

Silone rentre en Italie en 1944. Après la guerre, il sera membre de l'Assemblée constituante, puis député au Parlement. Il dirige *L'Avanti!* puis la revue *L'Europa socialista*. Il adhère à divers groupes socialistes, mais finit par décider de faire cavalier seul, loin des formations. Pour marquer son indépendance, il se définit «chrétien sans Église et socialiste sans parti»<sup>19</sup>. Et il s'interroge: «Combien sont-ils à se rendre compte que la tyrannie des moyens sur la fin tue les objectifs les plus nobles? Et que réduire l'homme à un instrument ou à une matière première fait de toute prétention à vouloir assurer le bonheur de l'homme une tromperie?»<sup>20</sup> Il prend position contre la partitocratie, la bureaucratie, les appareils, et se



À gauche:  
Couvertures de  
certaines éditions  
étrangères des  
œuvres de Silone.

distingue par son anticonformisme. Dès 1945, il propose de dépasser l'antifascisme et de définir un «post fascisme» ouvert au dialogue: «En vérité, aujourd'hui, on ne peut avancer qu'en échangeant des idées avec ceux qui ne pensent pas comme nous.»<sup>21</sup> En 1953, il se retire définitivement de l'activité politique.

Entre-temps, il publie *Une Poignée de mûres* [it. *Una manciata di more*] (1952), roman fortement anticommuniste qui relance la polémique avec Togliatti. Ce livre connaît un très vif succès à l'étranger, alors qu'en Italie, il est ostracisé par une critique littéraire aux ordres de l'idéologie dominante, qui ne fait qu'alimenter des polémiques liées au parcours biographique de l'auteur. Silone participe à des conférences et à des débats dans le monde entier, il défend la liberté de pensée et se rapproche d'intellectuels comme Sartre et Simone Weil. En 1956, il fonde la revue culturelle *Tempo presente*, qu'il dirigera jusqu'en 1968. La même année, il publie le roman *Le Secret de Luc* [it. *Il segreto di Luca*].

En 1960 paraît *Le Renard et les camélias* [it. *La volpe e le camélie*], unique roman qui se passe loin des Abruzzes, en l'occurrence en Suisse. Cinq ans plus tard, il publie *Sortie de secours*, sorte d'autobiographie intellectuelle, peut-être son livre le plus important, et en 1968, *L'Aventure d'un pauvre chrétien* [it. *L'avventura di un povero cristiano*], une œuvre qui connaît, même en Italie, un grand succès auprès du public comme de la critique.

#### La naissance d'un homme, neuf et lucide

«[...]J'aurais aimé passer ma vie à écrire et réécrire toujours la même histoire, dans l'espoir, au moins, de la comprendre enfin et de la faire comprendre. Tout comme au Moyen-Âge des moines passaient leur existence à peindre le Saint Visage, toujours le même, qui en réalité n'était jamais tout à fait pareil.

Il est désormais clair pour moi que je m'intéresse au destin d'un certain type d'homme, d'un certain type de chrétien, pris dans l'engrenage du monde, et que je ne saurais parler d'autre chose.»<sup>22</sup>

Ignazio Silone n'est pas un écrivain compulsif, automatique, routinier; il écrit seulement quand (et parce que) il a quelque chose

d'urgent à communiquer. Les thématiques de son œuvre sont bien connues: la lutte contre les injustices et pour la liberté, la dignité des laissés pour compte et des persécutés, un socialisme religieux et solidaire, un christianisme humble et original, un antifascisme guidé par la morale, le rejet de toute forme de totalitarisme.

Mais quelle est cette histoire que Silone écrit et réécrit sans cesse dans ses romans? Quel est ce type d'homme et de chrétien qui l'intéresse tant? L'un des *topoi* les plus récurrents de sa littérature est celui de l'«homme à un tournant de sa vie»: quel qu'un qui, pour un cas de conscience, se trouve face à un choix radical qui va forcément exiger de lui un sacrifice extrême. C'est le cas du personnage de Berardo dans *Fontamara* qui, en prison, accepte la torture et la mort, assumant une faute qu'il n'a pas commise: «Si je trahis, il se passera encore cent ans avant qu'une pareille occasion se présente. Et si je meurs? Je serai le premier *cafone* qui ne sera pas mort pour lui-même mais pour les autres.»<sup>23</sup> Dans *Le Pain et le vin*, tout comme dans *Et il se cacha* [it. *Ed egli si nasconde*]<sup>24</sup>, Murica, après s'être repenti d'avoir trahi ses compagnons du mouvement clandestin (et échappant *in extremis* au suicide), mourra assassiné en prison pour avoir refusé de continuer à collaborer avec la police. Dans *Le Grain sous la neige*, Faustina supporte un injuste déshonneur, tandis que Pietro se sacrifie pour Infante. Dans *Une Poignée de mûres*, c'est Stella qui vit la souffrance comme une expiation, mais Don Nicola et Rocco aussi font le choix du sacrifice pour satisfaire leur conscience. Dans *Le Secret de Luc*, le personnage principal décide de subir injustement quarante années de prison pour ne pas compromettre l'honneur de la femme qu'il aime. Dans *Le Renard et les camélias*, alors qu'il doit choisir entre son métier d'espion et sa fidélité à Silvia (et à son père antifasciste), Cefalù entre dans une crise existentielle qui le conduit au suicide, ce qui, paradoxalement, le rachète. Dans *L'Aventure d'un pauvre chrétien*, pour ne pas transiger avec sa conscience et pour rester fidèle à un christianisme strictement évangélique, Pier Celestino refuse le trône pontifical, au prix d'une série de «mortifications» qu'il accepte «sans rancœur, et même avec reconnaissance, comme

autant d'occasions d'exercer son humilité.»<sup>25</sup> Dans la prose silonienne, la conséquence de ce sacrifice imposé aux personnages est très claire: «l'homme [qui] accède péniblement à la conscience de sa propre humanité.»<sup>26</sup> Le sacrifice de soi entraîne – en soi ou chez les autres – l'accession à la conscience. Frappés par le destin de Berardo, les paysans de Fontamara prennent conscience de ce qu'ils sont et de leurs droits, et commencent à se demander «Que faire?». Sorti de la crise qui l'a bouleversé et ramené à la vie, Murica devient à son tour «celui qui accède enfin à la conscience de sa propre humanité.»<sup>27</sup> Il en va de même pour ses codétenus qui assistent à sa mort en prison. Dans *L'École des dictateurs*, l'exilé Tommaso le Cynique lutte «non pas pour le pouvoir, mais pour comprendre»<sup>28</sup>, tandis que *Le Grain sous la neige* interroge le sens de la souffrance expiatoire, le sens spirituel de la douleur inhérente à l'existence de tout être humain. Et ainsi de suite, jusqu'à *Le Renard et les camélias*, où le geste radical de Cefalù fera reconnaître à Daniele, qui prend finalement part à sa tragédie, l'humanité et la bonté de son propre «ennemi».

Les thématiques du tournant et de l'accession à la conscience se retrouvent aussi, dans un parfait parallélisme, dans les écrits explicitement autobiographiques de l'écrivain. Dans un éclair de lucidité et d'anticipation, Tranquilli écrit en 1918 dans une lettre à Don Orione: «Je me suis rendu compte que ma nouvelle religion [le marxisme] risquait de me conduire au suicide à la moindre contrariété un peu forte. Je redoutais ce tournant et voilà que j'y suis et j'ai peur.»<sup>29</sup> Un regard plus large sur l'existence et sur ce qui vaut vraiment la peine d'être vécu: voilà ce que l'on acquiert après avoir traversé la souffrance, prise comme un sacrifice volontaire. Dans une lettre écrite de prison par son frère Romolo, on peut lire: malgré les souffrances, «je suis content de vivre et de savoir pourquoi je vis; alors qu'autrefois, si tu te souviens bien, je ne savais pas ce que je faisais et ce que j'étais censé faire en ce bas monde.»<sup>30</sup> *Sortie de secours*, à y bien regarder, illustre aussi une prise de conscience progressive. «Dans l'obscurité, je réfléchissais à ce qui m'était arrivé; je savais qu'avec les années, je le comprendrais encore mieux.»<sup>31</sup> «Notre âme [...] a pris une dimension creusée dans la douleur

et que nous ignorions encore en 1919.»<sup>32</sup> Poussé par un profond «besoin de comprendre, de se rendre compte»<sup>33</sup>, Silone reconstitue son douloureux parcours d'homme. À ce propos, il aime à répéter cette phrase d'André Malraux: «Vivre, c'est transformer en conscience une expérience aussi large que possible.»<sup>34</sup>

Comment parvenir à une telle maturité de conscience? Le chemin est clairement tracé par Silone: renoncement de soi, sacrifice, refus des compromissions avec les conventions ou avec l'autorité en place. Tout ceci relève d'une logique particulièrement évangélique et christique qui reproduit, dans l'expérience humaine, la sagesse acquise par Jésus sur la Croix: «Que celui qui veut venir après moi renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra; mais celui qui la perdra à cause de moi et de l'Évangile la sauvera.»<sup>35</sup> Don Benedetto, une des figures limpides qui se hissent, dans la prose silonienne, au statut de *figuræ Christi*, demande: «Tu imagines Jésus proposer un concordat à Ponce Pilate, pour éviter la crucifixion?»<sup>36</sup>

Le personnage qui intéresse Silone est celui qui, n'éluant pas la crise – la crise est bienvenue si elle conduit à la découverte des valeurs! – dépasse ses propres limites, passe d'un état de mort spirituelle à la vraie vie, devient un homme neuf et lucide. Pas un simple «individu», mais bien plutôt une personne reliée à d'autres, intégrée dans un petit groupe qui refuse le conformisme. L'humanisme de Silone vise à l'abandon de l'idéologie et à la constitution d'une communauté idéale, animée par le fait de vivre ensemble en liberté, de partager une amitié sincère, une communion des âmes au nom du Christ: «Partout où nous nous réunissons, Il a promis d'être près de nous.»<sup>37</sup> La société chrétienne qu'il a en tête est une réalité «dans laquelle l'amour remplacera les lois»<sup>38</sup>. Silone va même au-delà: à contre-courant de son époque où règnent le soupçon, la méfiance, la dissimulation, les trahisons, il parvient à affirmer – en littérature, et en politique après la guerre – la nécessité de créer des espaces de dialogue et de confiance pour révéler cette humanité que nous partageons même avec nos «ennemis». L'homme – affirme-t-il – est plus important que sa couleur politique.

### Confession et témoignage

«[...] Il est des douleurs qui concentrent autour d'elles toutes les forces secrètes de l'être, toutes les énergies vitales, et qui restent fichées en nous comme l'épine dorsale de notre corps, ou tissées en nous comme les fils d'une étoffe.

*Détruire les fils? Oui, c'est possible, mais en détruisant toute l'étoffe.»*

*«Ne peut-on pas, mon fils, tisser avec les mêmes fils une étoffe moins triste ?»*

*«Devenir quelqu'un d'autre?»*

*Cela aussi est une façon de mourir.»<sup>39</sup>*



Pour comprendre Silone, il ne faut pas perdre de vue le tournant que sa vie a connu en 1930. À partir de ce moment, il devient véritablement un autre homme. Ignazio Silone n'est pas Secondino Tranquilli. Certes, on ne peut jamais faire table rase du passé et l'écrivain en portera toujours la cicatrice, dans sa chair et dans son âme. Mais un homme peut toujours changer, profondément, radicalement, et de façon cohérente – et qui ne comprend pas cela ne comprend pas Silone. Il ne s'agit pas de rester fidèle à soi-même, il s'agit de devenir fidèle au bien. L'auteur de *Fontamara*, *Le Pain et le vin*, *Le Grain sous la neige* est un homme sincère. Si l'on ne veut pas l'admettre, alors on ne pourra jamais comprendre Silone, de même qu'on ne pourra pas comprendre Saint Paul, Saint Augustin, Saint François, ni cette idée de résurrection présente dans le christianisme: «Oui, il y a des certitudes irréductibles. Ces certitudes sont, dans ma conscience, des certitudes chrétiennes. Elles me semblent tellement scellées dans

la réalité humaine qu'elles finissent par se confondre avec elle. Les nier, ce serait désintégrer l'homme.»<sup>40</sup> De même, dans un cadre plus laïc, il n'y a aucune raison de ne pas croire à la bonne foi de l'antifascisme d'un Benedetto Croce, même si jusqu'à l'assassinat de Matteotti, il a entretenu des rapports d'amicale collaboration avec l'idéologue du fascisme, Giovanni Gentile. Et que dire des intellectuels italiens de l'après-guerre, presque tous antifascistes de la dernière heure? «Les gens de lettres, les artistes et les intellectuels en général n'ont vraiment aucune raison de se vanter d'avoir fait preuve de clairvoyance, de courage et d'abnégation au cours des tristes années qui viennent de s'écouler. [...] Les événements ont prouvé que l'exercice professionnel des arts et des lettres ne constitue pas en soi une garantie de moralité et de force de caractère.»<sup>41</sup>

Ignazio Silone est Ignazio Silone depuis 1930! Cette date marque une rupture: il y a un avant et un après. En admettant que Silone, dans les années vingt, ait eu un comportement ambigu (ce que la communauté scientifique est loin de reconnaître de façon unanime), peut-on condamner sans appel une personne parce qu'elle a commis une faute par le passé? Si oui, qui peut se racheter?

Mais – pourrait-on se demander – si Silone est un homme honnête, pourquoi ne parle-t-il donc jamais de cette sombre affaire? Pourquoi cache-t-il en lui un tel secret? Essayons de répondre à ces questions en nous mettant à sa place.

La crise de conscience de Silone commence sans doute dans la seconde moitié des années vingt, peut-être au moment où le fascisme se révèle de toute évidence une dictature et qu'il contamine toutes les institutions de l'État. Abandonner l'ambiguïté à ce moment-là, sortir de la logique de l'informateur en reniant son propre passé, c'est psychologiquement difficile. À ce propos, on peut lire dans *Le Pain et le vin*: «Quiconque a eu la malchance de tomber dans cette honte [l'expérience du délateur] est condamné à vouloir que la dictature dure le plus longtemps possible: au fond de son cœur offensé, il la déteste mortellement, mais il craint sa disparition "parce qu'alors tout sera révélé et je serai découvert". Ainsi, il reste enchaîné à sa propre honte, enchaîné par la peur.»<sup>42</sup>

Silone à sa machine à écrire, dans sa maison de Via Villa Ricotti, à Rome.

Et après le tournant de 1930? Avouer, à ce moment-là, s'être compromis avec la police aurait signifié, sans l'ombre d'un doute, son élimination physique de la part des communistes. Et ce n'est pas tout: il aurait sans doute aussi été traqué par les services secrets fascistes qui n'auraient pas accepté son retrait du système (Bellone, de ce point de vue, le protège certainement). Peut-on vraiment condamner un homme qui, sans plus nuire à personne, essaie de sauver sa peau?

Pourquoi – pourrait-on se demander encore – ne l'avoue-t-il donc pas en 1945, une fois la guerre terminée? Quinze années se sont désormais écoulées depuis le grand tournant: Secondino Tranquilli n'existe plus. Ignazio Silone est vraiment un autre homme, distant de toute forme de totalitarisme. En quinze années d'un exil fait de privations difficilement imaginables, et sur une position politique aussi cohérente qu'inconfortable, il s'est constitué un réseau d'amis et de collaborateurs antifascistes. C'est aussi un écrivain dont les livres sont d'une moralité irréprochable et qui a encore beaucoup à dire à ses lecteurs et à l'humanité: «Avant de mourir, je voudrais dire deux ou trois choses que personne d'autre ne pourra dire et dont le destin m'a chargé.»<sup>43</sup> Fouiller dans le passé aurait sans doute impliqué de mettre en sourdine la voix d'une conscience désormais libérée, et déjà ostracisée par ses adversaires politiques.

En outre: Silone est-il vraiment tenu d'avouer? Et à qui? Au monde entier ou bien aux personnes auxquelles il a pu nuire et peut-être, en tant que catholique, à son père spirituel, comme le fait son personnage Murica? Et qui nous dit qu'il ne l'a pas fait? À quelle Inquisition revient-il de le vérifier? Ne s'aventure-t-on pas ici sur un terrain un peu trop glissant? De quel droit? «Il serait puéril de confondre vérité et mise à nu.»<sup>44</sup> Ceux qui l'accusent de duplicité ne doivent pas oublier qu'on ne sait pas – et qu'on ne saura jamais avec certitude – pour quelles raisons Tranquilli a entretenu de tels rapports avec son interlocuteur à l'OVRA: par faiblesse ou pour avoir trop parié? L'aurait-on menacé, trompé, fait chanter? A-t-il voulu plaire au régime ou nuire au communisme (le «fascisme rouge»)? À quand remonte sa prise de conscience, son refus

de l'équivoque? «Personne ne peut savoir» ce qui s'est vraiment passé dans sa conscience, comme on peut le lire dans *Fontamara* à propos de Berardo<sup>45</sup>.

En même temps, est-on vraiment sûr qu'il n'a pas vraiment tout avoué? C'est certain, Silone ne cache rien du mal fait ni du tourment enduré. Il continue peut-être même à l'avouer dans ses œuvres avec une sincérité obsessionnelle. Sans doute ne fait-il rien d'autre que d'y peindre sa propre conscience. Reportons-nous, par exemple, au roman *Le Pain et le vin*, ou à son adaptation au théâtre *Et il se cacha*. Dans la préface, l'auteur écrit que les confessions dont il est question témoignent de l'itinéraire spirituel qu'il a lui-même suivi: «Il est des confessions bureaucratiques, disciplinaires, imposées par l'orthodoxie, et puis celles plus libres de celui qui a vaincu la peur. Par ailleurs, pour déterminer l'origine et le développement des faits de conscience, la chronologie de la mémoire est plus sûre et plus fiable que celle des archives. Elle sait ce qui relie des faits en apparence isolés et lointains, elle les rapproche, rétablit la continuité effective de l'existence. Dans le trouble qui s'est manifesté en moi [en 1930], ce ne sont pas des valeurs abstraites qui étaient à l'œuvre mais des motifs psychologiques et politiques plus immédiats et urgents.»<sup>46</sup>

La veuve de l'écrivain, Darina Silone, a récemment mis en doute l'interprétation donnée à certains documents d'archives: «Je suis en train de me rendre compte [...] que le véritable document, c'est la vie tout entière d'une personne. Il faut donner un espace, un sens plus large aux choses, ou alors on prend le risque de rater le plus important, la vérité, le sens du tout.»<sup>47</sup>

Du reste, pour expliquer sa propre vie, Silone revient constamment à cette rupture de ses trente ans et renvoie à ses écrits: «À cet âge-là, je me suis retiré (pour des motifs que les lecteurs de mon dernier roman *Le Pain et le vin* connaissent).»<sup>48</sup> À y bien regarder, c'est comme s'il souhaitait ardemment que la vérité éclate. Non pas en premier lieu la simple vérité biographique, mais une vérité universelle dont il se sent dépositaire, ayant traversé une expérience qui l'a marqué à jamais: «Quand on a connu l'enfer et que l'on retourne parmi les vivants, dit

La "plume d'or",  
prix attribué à  
Ignazio Silone en  
1971 par la  
Présidence du Conseil  
des Ministres.

Murica, on a le devoir absolu de raconter ce que l'on sait.»<sup>49</sup>

«Mes livres sont le récit des incertitudes, des difficultés, des succès et de la victoire de mon âme, de son combat contre ce qu'il pouvait y avoir de primaire et de simplement instinctif dans ma vie d'autrefois. Je ne pense pas que mes livres aient une très grande valeur littéraire; je connais assez bien moi-même leurs défauts formels. Ils ont surtout valeur de témoignage humain. Il y a dans ces livres des pages qui ont été écrites avec du sang. Je suis en très grande partie redevable à la Suisse de ma renaissance, de ma résurrection (de l'homme fini que j'étais en 1930 en arrivant en Suisse à ce que je suis et que je me sens être à présent). [...] Mes derniers livres, et particulièrement *Le Pain et le vin*, *L'Ecole des dictateurs* et *Le Grain sous la neige*, sont le témoignage sincère d'un homme qui est resté radicalement opposé au fascisme et à toute forme de dictature, mais pour des raisons humanistes et de principe, qui transcendent celles de l'antifascisme politique.»<sup>50</sup>

Comme j'ai voulu le démontrer, c'est l'écrivain lui-même, et pas simplement ses personnages, qui est animé d'un fort désir de comprendre et de se faire comprendre. «Aucune [des explications fournies par d'autres] ne permet le moins du monde de faire comprendre le secret de la crise qui m'a fait quitter le Parti. Je m'en suis moi-même rendu compte peu à peu, à grand peine, au cours des années qui ont suivi. Et je n'ai aucun mal à admettre qu'aujourd'hui encore, je continue à y réfléchir, pour mieux comprendre. Si j'ai écrit des livres – je l'ai déjà dit –, c'est pour essayer de comprendre et de faire comprendre.»<sup>51</sup> La voici, cette urgence d'écrire, de communiquer, de témoigner du sens de notre humanité. «Il n'est pas

agréable de parler de soi, de ses propres aveuglements, de ses bêtises, de son hystérie; il n'est pas amusant de revivre, ne serait-ce qu'en pensée, ces années de cauchemar; pourtant, on a le devoir de témoigner.»<sup>52</sup>

C'est pour cela que Silone est devenu écrivain et qu'il a choisi de préférence une forme narrative hautement dramatique et prenante, car seul le lecteur qui adhère, qui s'émeut, qui souffre en même temps que les personnages participe, avec l'auteur, à la prise de conscience: «Le roman est un moyen d'accéder à la conscience, de "devenir soi"»<sup>53</sup>.

Dans une lettre à Rainer Biemel du 2 septembre 1937, Silone évoque de nouveau cette année 1930:

«Au cours de ma vie, l'art a joué un rôle décisif à un moment où j'avais presque entièrement perdu l'envie de vivre. Vers l'âge de trente ans, j'ai traversé une crise profonde, tant physique que spirituelle, dont j'ai rendu compte de façon superficielle dans les premiers chapitres du roman *Le Pain et le vin*, ceux où je parle du dégoût de Spina pour la politique. Ma crise a été bien plus violente, elle a duré presque un an et demi; je l'ai traînée dans plusieurs sanatoriums et pour finir à Davos, que vous connaissez sans doute grâce à *La Montagne magique*, de Thomas Mann. Ayant jusqu'alors vécu par et pour la politique, j'en étais soudain dégoûté et je me demandais si la vie valait encore la peine d'être vécue. J'ai dû affronter cette question pendant un an et demi, chaque jour et presque chaque nuit. Mon être tout entier n'était que douleur, j'étais comme un homme qui s'écorche vif. Plus d'une fois, mes amis m'ont cru sur le point de succomber.

Ma guérison est passée par *Fontamara*, par *Le Pain et le vin* et par d'autres œuvres non





encore publiées. Cela a été difficile et salutaire, comme une nouvelle naissance [...].

Le besoin de vérité et de sincérité m'a éloigné de la politique des partis, et c'est ce même élan qui me soutient principalement dans mon travail littéraire. Non seulement je n'ai rien voulu retrancher de mon anticonformisme politique d'hier, mais je crois même l'avoir beaucoup approfondi, lui avoir donné un contenu qui le rend inconciliable avec le moindre compromis.

La création artistique a été pour moi une lutte dans laquelle mon esprit, libéré des angoisses d'autrefois, éloigné, affranchi, mis à l'écart d'un monde confus et équivoque, a cherché à mettre de l'ordre et s'est créé un monde à soi, un monde simple, clair, évident, fictif mais *vrai*, en tous cas plus vrai que le monde réel, que le monde des apparences dont il reproduit la vérité cachée et interdite. [...]

Dans mon travail, je n'essaie pas de prouver quoi que ce soit. Mais il est tout à fait naturel qu'en recréant le monde, les lecteurs apprennent des vérités qu'on prend soin de cacher dans la vie normale. Seule la vérité peut développer la conscience, l'enrichir, la fortifier, la libérer; elle seule peut être l'expression de la dignité humaine contre tout ce qui l'offense et la méprise. Ainsi, le véritable artiste est toujours, même involontairement, un éducateur.»<sup>54</sup>

### Conclusion

*«De tous temps et dans toute société,  
l'acte suprême de l'âme a consisté à se donner,  
à se perdre pour se retrouver.  
On n'a que ce que l'on donne.»*

*[...] «Notre amour, notre propension au sacrifice et à l'abnégation ne peuvent fructifier que s'ils s'exercent à l'égard de nos semblables.*

*La moralité ne peut vivre et s'épanouir que dans la vie pratique. Nous sommes aussi responsables des autres.»<sup>55</sup>*

Certains sont peut-être déçus que Silone ne soit pas une figure immaculée. Eh bien, l'écrivain de Pescina n'a jamais revendiqué ce statut: «Pour ma part, je n'ai pas la prétention de dire que j'ai suivi la bonne voie pendant que les autres se trompaient ou qu'ils dormaient. Moi aussi, j'ai fait pas mal de bêtises.»<sup>56</sup> Du reste, il affirme que la contradiction est, en quelque sorte,

intrinsèque à l'être humain: «L'homme d'aujourd'hui est assez mal loti. Une image de l'homme moderne qui ne voudrait pas trop s'éloigner de l'original et éviter le verbalisme ne peut qu'être déformée, clivée, fragmentaire, en un mot, tragique.»<sup>57</sup>

Si Silone est une personne intègre, ce n'est pas parce qu'il n'a jamais trébuché, mais parce qu'il a su se relever et mettre à profit ce faux pas: «Tu penses que l'homme peut vaincre son destin? Oui, s'il l'accepte.»<sup>58</sup>

«Et si, en dernière analyse, mon œuvre littéraire a un sens, c'est celui-ci: à un moment donné, l'écriture a répondu pour moi à cette absolue nécessité de témoigner; à ce besoin impérieux de me libérer d'une obsession, d'exprimer le sens et les limites d'une douloureuse et définitive rupture, et d'une fidélité plus sincère. Pour moi, l'écriture n'a pas été et ne pouvait pas être, hormis à de rares moments de grâce, un plaisir esthétique serein; c'était la poursuite pénible et solitaire d'un combat [...]. Et les difficultés que je rencontre parfois à m'exprimer [...] proviennent [...] d'une conscience qui peine à faire ré-émerger certaines blessures cachées, peut-être inguérissables, et qui, malgré tout, obstinément, exige d'elle-même l'intégrité. Car à vrai dire, il ne suffit évidemment pas d'être sincère.»<sup>59</sup>

Certes, quand il s'agit de décrire la vie d'un homme, il ne faut céder ni à la diabolisation, ni à la naïveté. Toutefois, n'oublions pas que, s'il y a eu trahison, elle remonte à une période antérieure à l'activité littéraire de Silone et, par conséquent, elle n'influe en rien (comme voudraient le faire croire ses détracteurs et ceux qui rejettent, de façon très préjudiciable, l'authenticité des documents trouvés) sur la valeur et la cohérence de la vie et des œuvres de l'écrivain qui naît après. Sans justifier le moins du monde son attitude, le témoignage d'un homme plongé dans le mal et qui a réussi à en sortir n'est-il pas plus fort et plus fiable que celui d'un homme qui n'a pas fait cette expérience? N'est-il pas admirable, celui qui, d'un coup d'aile héroïque, est sorti de l'enfer pour témoigner de cette horreur, avec amour, afin d'éviter à ses semblables d'en faire eux aussi l'expérience?

Quant aux historiens de Silone: les véritables amis – dans la vie comme dans le monde culturel – ne sont pas ceux qui taisent

À gauche:  
Silone à Rome en  
1962.

les vérités dérangeantes mais bien plutôt ceux qui vous aiment et vous apprécient malgré ces vérités.

Il est clair que Silone a traversé une profonde nuit de l'âme. À lire attentivement ses œuvres, on comprend que la liberté, l'intégrité, l'honneur ne sont pas pour lui des qualités innées ou préexistantes que l'on peut perdre, mais plutôt des qualités devant être péniblement conquises: «Homme [...], on le devient.»<sup>60</sup> À la mort de celui qui était son ami, le président de la République italienne Sandro Pertini a reconnu en lui «un homme au cœur pur, un intellectuel honnête.» Iginio Giordani, écrivain et homme politique dont l'antifascisme est animé par un christianisme très pur, proche de celui de Silone, le qualifie de «gentilhomme»<sup>61</sup>. Tout porte donc à croire que cette pureté de cœur, cette droiture, ce courage, Silone les a acquis à l'issue d'un parcours semé d'embûches et nullement gagné d'avance: «On ne reçoit rien en échange. Il me semble qu'il s'agit là de la conquête la plus importante de la psychologie moderne.»<sup>62</sup>

Dès lors, comment ne pas reconnaître pareil itinéraire spirituel dans les paroles de Murica:

«Il se peut, Pietro, que tu sois né intègre, pur, et que tu sois, par conséquent, courageux de nature. En revanche, mon courage à moi, s'il m'est permis d'en parler, n'est pas naturel; il est, comme en ce moment même, dépassement de la peur; car ma nature à moi est justement craintive et faible. C'est seulement récemment que j'ai commencé à comprendre ce qu'est vraiment le courage, au sens que tu lui donnes, c'est-à-dire comme un signe d'honnêteté. [...] Le fait que je me dénonce, [...] alors que personne ne me soupçonnait encore, a été un acte de courage laborieux et suprême.»<sup>63</sup>

Le personnage de Pietro Spina aussi doit avoir vécu, par le passé, une expérience analogue - c'est comme si l'auteur représentait ici le même personnage à une étape différente de la prise de conscience. Voici ce que Silone dit de Pietro, mais il pourrait aussi bien parler de lui-même: «Le destin a voulu qu'il descende sous terre et qu'il voie les choses de l'intérieur, c'est pourquoi il n'est pas trompé par les apparences. Tout ce que le monde vénère et adore, il le voit comme ne valant rien et par conséquent, il le méprise;

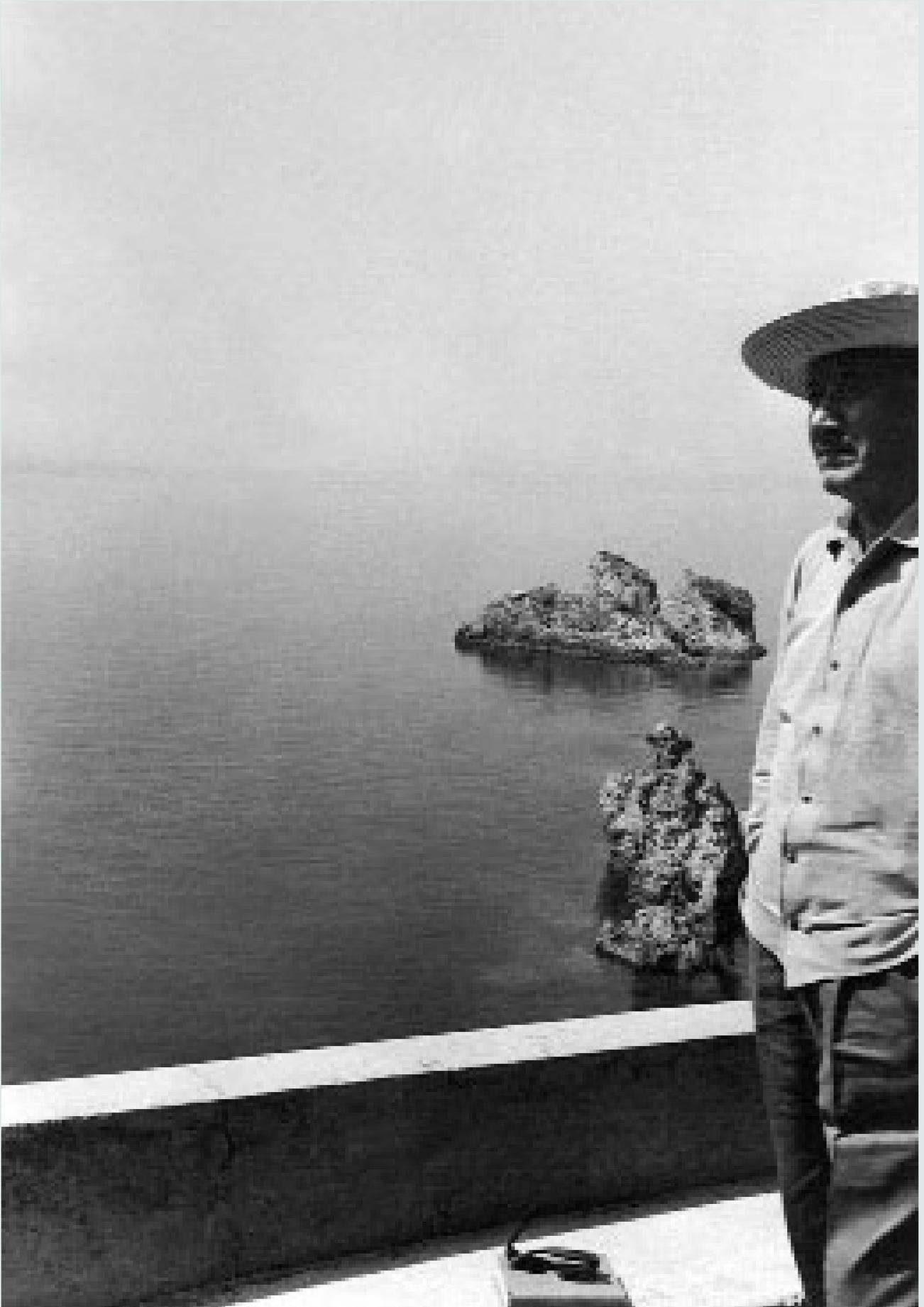
et tout ce que le monde ridiculise et abhorre, il le voit comme étant la seule vraie réalité.»<sup>64</sup> Le point de vue est celui du grain de blé mort pour donner la vie, du crucifié qui s'est fait «ver de terre» pour tout racheter. Il n'est pas déplacé de parler d'une véritable conversion: conversion à la vérité, et par conséquent à la bonté et à la beauté, et qui prend également corps en littérature.

Avec cette soif suprême d'intégrité morale, concentrant toute son attention sur le présent, Silone peut affirmer sereinement: «Avec les profondes blessures qu'il nous a laissées, le passé ne doit pas être pour nous un motif de faiblesse. Nous ne devons pas nous laisser démoraliser par les fautes, les bêtises que nous avons pu dire ou écrire, par notre paresse. Dès lors que notre volonté est pure, une force nouvelle peut émerger de ce qu'il y a de pire en nous. *Etiam peccata* [même le péché]. Cette façon de penser peut paraître religieuse à certains, et ils n'ont pas tort. Mais ces mots ne me font pas rougir, puisqu'ils ne sont pas de l'ordre du sentiment, mais de la conscience. J'ai déjà dit, à d'autres occasions, que je considérais la redécouverte de l'héritage chrétien [...] comme notre plus grand bénéfice spirituel. Je pense que ceci transparait aussi dans *Le Pain et le vin* et dans *Le Grain sous la neige*.»<sup>65</sup> On ne peut pas comprendre Silone si l'on ne se place dans une perspective chrétienne: celle de la «nostalgie affligée»<sup>66</sup> du fils prodige: «[...] il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance.»<sup>67</sup>

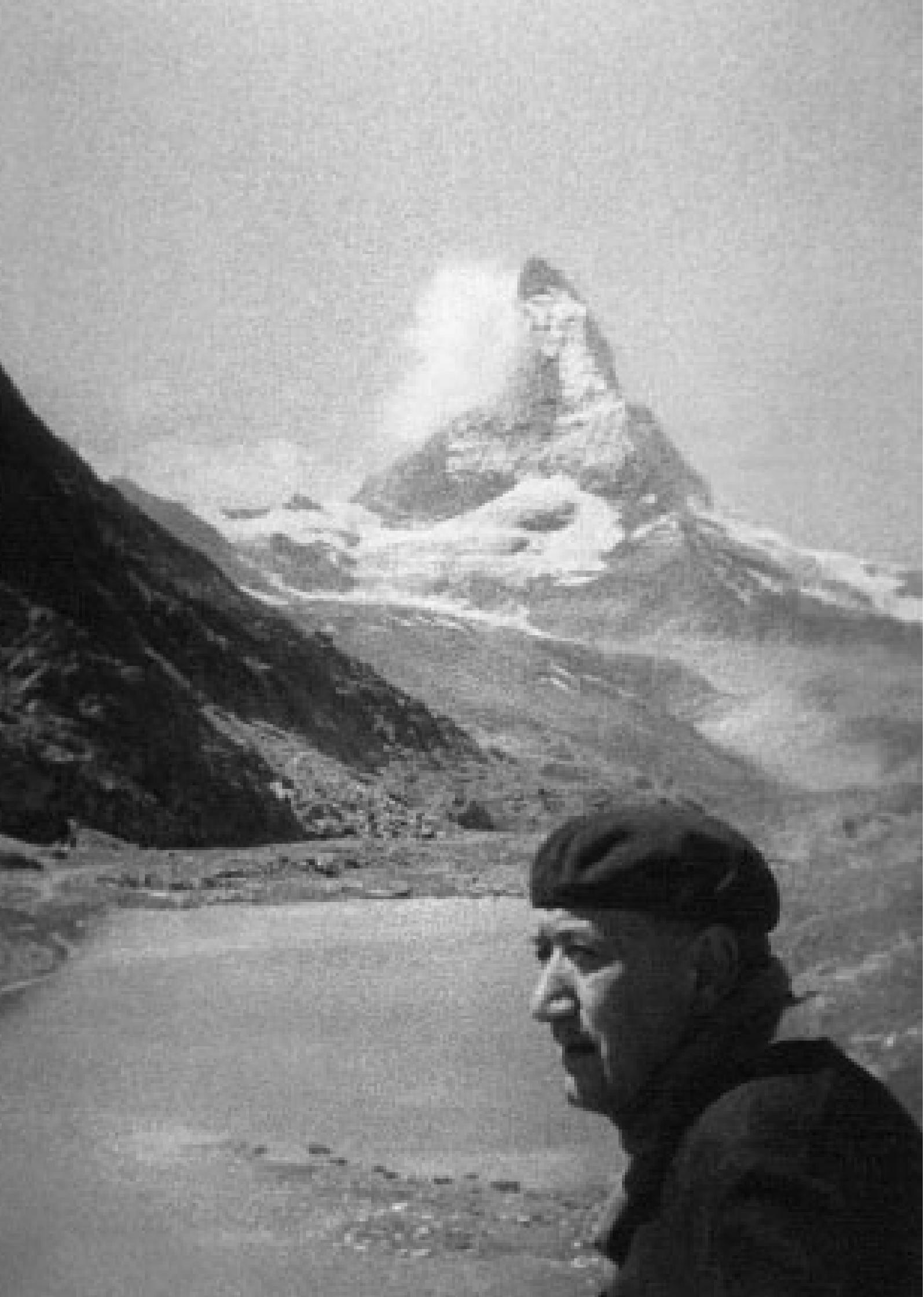
Malgré la crise - et même grâce à elle, dès lors qu'elle est acceptée et traversée comme une authentique expérience de purification spirituelle et morale - l'œuvre de Silone exprime l'expérience d'un homme qui s'est sauvé lui-même. C'est sans doute pour cela qu'elle fait vibrer en profondeur des cordes de fraternité universelle chez tous ceux qui la lisent avec un cœur et un esprit vraiment libres. Ou prêts à se libérer.

\* Professeur, écrivain, directeur des éditions *L'ora d'oro*.

- <sup>1</sup> I. SILONE, *Uscita di sicurezza*, dans *Romanzi e saggi*, sous la direction de B. FALCETTO, Milan, Mondadori, 1998-1999 [ci-après RS], v. 2, pp. 757-758.  
Traduit en français sous le titre *Sortie de secours*.
- <sup>2</sup> Voir D. BIOCCA et M. CANALI, *L'informatore: Silone, i comunisti e la polizia* [L'informateur: Silone, les communistes et la police], Milan, Trente, Luni, 2000, et D. BIOCCA, *Silone. La doppia vita di un Italiano* [Silone, la double vie d'un Italien], Milan, Rizzoli, 2005.  
D'après Biocca, Silone était, depuis 1923, «le plus précieux des informateurs de la police infiltrés dans le Parti communiste», (*ibid.*, p. 312).
- <sup>3</sup> G. TAMBURRANO, G. GRANATI et G. ISINELLI ALFONSO, *Processo a Silone. La disavventura di un povero cristiano* [Le procès Silone: la mésaventure d'un pauvre chrétien], Rome, Piero Lacaita Editore, 2001, et G. TAMBURRANO, *Il "caso" Silone* [l'affaire Silone], Turin, UTET, 2006.
- <sup>4</sup> I. SILONE, *Vino e pane*, dans RS, v. 1, p. 345. Traduit en français sous le titre: *Le Pain et le vin*.
- <sup>5</sup> *Ibid.*, p. 472.
- <sup>6</sup> Silvestri est le pseudonyme dont Secondino Tranquilli se serait servi pour correspondre avec Guido Bellone.
- <sup>7</sup> Voir O. GURGO et F. DE CORE, *L'avventura di un uomo libero* [L'aventure d'un homme libre], Venise, Marsilio, 1998, p. 144.
- <sup>8</sup> I. SILONE, *Vino e pane*, *op.cit.*, p. 329.
- <sup>9</sup> I. SILONE, *Uscita di sicurezza*, *op.cit.*, p. 852.
- <sup>10</sup> Lettre à Gabriella Seidenfeld citée dans D. BIOCCA, *Silone*, *op.cit.*, p. 22.
- <sup>11</sup> Lettre de Silvestri (Silone) du 5 juillet 1929, dans D. BIOCCA, *Silone*, *op.cit.*, p. 146.
- <sup>12</sup> I. SILONE, *Memoriale dal carcere svizzero* [Mémorial d'une prison suisse], dans RS, v. 1, p. 1396-1397.
- <sup>13</sup> Silone parle d'un «tournant important de [sa] vie» (voir I. SILONE, *Parliamo di me* [Parlons de moi], dans RS, v. 2, pp. 1256-1257).
- <sup>14</sup> Interview accordée à C. MARABINI, *Silone: siamo profughi tutta la vita* [Nous sommes des réfugiés toute notre vie], dans *La Fiera letteraria* (3 mai 1976).
- <sup>15</sup> Voir «Un premio al pudore» [Une prime à la pudeur], interview de G. LIVI, dans *Epoca* (15 septembre 1968).
- <sup>16</sup> I. SILONE, *Una manciata di more*, dans RS, v. 2, p. 158. Traduit en français sous le titre: *Une Poignée de mûres*.
- <sup>17</sup> I. SILONE, *Uscita di sicurezza*, *op.cit.*, pp. 869-870.
- <sup>18</sup> I. SILONE, *Memoriale dal carcere svizzero*, *op.cit.*, p. 1409.
- <sup>19</sup> Interview parue dans *L'Express* (23 janvier 1961).
- <sup>20</sup> I. SILONE, *Uscita di sicurezza*, *op.cit.*, p. 889.
- <sup>21</sup> Cité dans O. GURGO et F. DE CORE, *L'avventura di un uomo libero*, *op.cit.*, p. 271.
- <sup>22</sup> I. SILONE, *L'avventura d'un povero cristiano*, dans RS, v. 2, p. 540. Traduit en français sous le titre: *L'Aventure d'un pauvre chrétien*.
- <sup>23</sup> I. SILONE, *Fontamara*, dans RS, v. 1, p. 187.
- <sup>24</sup> Je renvoie ici à mon article "*Ed egli si nascose*": *Ignazio Silone e il dramma di una vita* ["Et il se cacha": Ignazio Silone et le drame d'une vie] dans *Quaderni grigionitaliani*, a. 70, n. 1 (janvier 2001), pp. 4-22, et n. 2 (avril 2001), pp. 103-113.
- <sup>25</sup> I. SILONE, *L'avventura d'un povero cristiano*, *op.cit.*, p. 629.
- <sup>26</sup> I. SILONE, *Vino e pane*, *op.cit.*, p. 493.
- <sup>27</sup> I. SILONE, *Ed egli si nascose*, Rome, Città nuova, 2000, p. 51.
- <sup>28</sup> I. SILONE, *La scuola dei dittatori*, dans RS, v. 1, p. 1028. Traduit en français sous le titre: *L'École des Dictateurs*.
- <sup>29</sup> Lettre du 29 juillet 1918 de Silone à Don Orione, dans G. CASOLI, *L'incontro di due uomini liberi: don Orione e Silone* [La rencontre de deux hommes libres: Don Orione et Silone], Milan, Jaca Book, 2000, p. 118.



- <sup>30</sup> Carte postale envoyée par Romolo Tranquilli à son cousin Pomponio le 5 novembre 1929, citée par D. BIOCCA, *Silone, op.cit.*, p. 134.
- <sup>31</sup> I. SILONE, *Uscita di sicurezza, op.cit.*, p. 783.
- <sup>32</sup> *Ibid.*, p. 873.
- <sup>33</sup> *Ibid.*, p. 802 ; voir aussi p. 894 et p. 933.
- <sup>34</sup> I. SILONE, *I periodici di cultura*, dans *RS*, v. 2, p. 1172-1173.
- <sup>35</sup> *La Bible*, Marc 8, 34-35, dans la traduction française de Louis Segond.
- <sup>36</sup> I. SILONE, *Vino e pane, op.cit.*, p. 453.
- <sup>37</sup> I. SILONE, *Uscita di sicurezza, op.cit.*, pp. 789-790.
- <sup>38</sup> *40 domande a Ignazio Silone* [40 questions à Ignazio Silone] dans *RS*, v. 2, p. 1212.
- <sup>39</sup> I. SILONE, *Il seme sotto la neve*, dans *RS*, v. 1, p. 643.
- <sup>40</sup> I. SILONE, *Uscita di sicurezza, op.cit.*, p. 893.
- <sup>41</sup> I. SILONE, *Sulla dignità dell'intelligenza e l'indegnità degli intellettuali*, [De la dignité de l'intelligence et de l'indignité des intellectuels] dans *RS*, v. 2, p. 1118.
- <sup>42</sup> I. SILONE, *Pane e vino*, Lugano, Nuove edizioni di Capolago, 1937, p. 293.
- <sup>43</sup> Lettre de Silone à Gabriella Seidenfeld citée dans D. BIOCCA, *Silone, op.cit.*, p. 175.
- <sup>44</sup> I. SILONE, *La scuola dei dittatori, op.cit.*, p. 1033.
- <sup>45</sup> I. SILONE, *Fontamara, op.cit.*, p. 190.
- <sup>46</sup> I. SILONE, *Uscita di sicurezza, op.cit.*, pp. 845-846.
- <sup>47</sup> M. DORIGATTI et M. MAGHENZANI, *Darina Laracy Silone. Colloqui*, Zevio, Perosini, 2005, p. 112.
- <sup>48</sup> I. SILONE, *Alcuni fatti della mia vita*, [Certains événements de ma vie], à présent dans *RS*, v. 1, p. 1382.
- <sup>49</sup> I. SILONE, *Ed egli si nascose, op.cit.*, p. 87.
- <sup>50</sup> I. SILONE, *Memoriale dal carcere svizzero, op.cit.*, pp. 1397-1399.
- <sup>51</sup> I. SILONE, *Uscita di sicurezza, op.cit.*, p. 860.
- <sup>52</sup> *Ibid.*, p. 866.
- <sup>53</sup> «Un premio al pudore» [Une prime à la pudeur], interview de G. LIVI, dans *Epoca* (15 septembre 1968).
- <sup>54</sup> Lettre de Silone à Rainer Biemel, dans *RS*, v. 1, pp. 1374-1376.
- <sup>55</sup> I. SILONE, *Vino e pane, op.cit.*, p. 499.
- <sup>56</sup> I. SILONE, *Ecco perché mi distaccai dalla Chiesa*, [Voici pourquoi je me suis détaché de l'Église], à présent dans *RS*, v. 2, p. 1271.
- <sup>57</sup> I. SILONE, *Uscita di sicurezza, op.cit.*, p. 892.
- <sup>58</sup> *40 domande a Ignazio Silone, op.cit.*, p. 1212.
- <sup>59</sup> I. SILONE, *Uscita di sicurezza, op.cit.*, pp. 802-803.
- <sup>60</sup> *Ibid.*, p. 801.
- <sup>61</sup> Cité dans *Bacchelli, Batocchi, Cassola, Luzi, Quasimodo, Silone interpretano la società del Novecento. Colloqui*, [Bacchelli, Batocchi, Cassola, Luzi, Quasimodo, Silone interprètent la société du XXe siècle] sous la dir. de C. CASOLI, Gênes, Milan, Marietti, 2005, p. 109.
- <sup>62</sup> Interview citée dans L. D'ERAMO, *L'opera di Ignazio Silone*, [L'œuvre d'Ignazio Silone], Milan, Mondadori, 1971, p. 552.
- <sup>63</sup> I. SILONE, *Ed egli si nascose, op.cit.*, p. 85.
- <sup>64</sup> I. SILONE, *Il seme sotto la neve, op.cit.*, p. 892.
- <sup>65</sup> I. SILONE, *Uscita di sicurezza, op.cit.*, pp. 869-870.
- <sup>66</sup> *Ibid.*, p. 871
- <sup>67</sup> *La Bible*, Luc 15,7, dans la traduction française de Louis Segond.



## “Ma seconde patrie”: Silone et la Suisse

par Vincenzo Todisco\*



À gauche:  
Ignazio Silone  
devant le Cervin en 1966.

Sur cette page:  
à Davos en 1933.

Ignazio Silone a passé en Suisse quatorze années de sa vie, de 1930 à 1944, une période déterminante pour son parcours, tant sur le plan humain que politique et littéraire. En effet, c'est pendant ce séjour qu'il rompt avec le Parti communiste. C'est là aussi qu'il découvre dans la littérature un nouveau moyen lui permettant d'agir sur la réalité. Dans les pages qui suivent, nous parcourons les étapes de son exil suisse, en distinguant, pour des raisons de pure commodité, son action politique de son activité littéraire. En fait, chez Silone, l'écriture est tout à fait indissociable de la politique, à preuve son importante production d'articles et d'essais pendant ses années d'exil. La période suisse contribuera au durcissement de ses convictions antifascistes et à sa rupture avec le communisme. C'est en Suisse que mûrit son profond mysticisme chrétien, un sentiment religieux loin de toute Église, expression d'une intransigeance absolue à l'égard de toute forme de pouvoir, qu'il soit temporel ou ecclésiastique. Enfin, cette expérience suisse fera de lui un défenseur de l'indépendance culturelle, de l'utopie, et un homme révolté à la Camus. Dans cet article, nous ne prendrons pas en considération la polémique autour de sa possible collaboration avec l'OVRA, la police secrète fasciste, dont il est plus largement question dans un autre article du présent recueil. Ces faits concernent la vie de Silone dans les années vingt, avant son exil. Toutefois, nous souhaitons préciser que les rapports présumés de Silone avec la police fasciste doivent impérativement être mis en relation avec des circonstances tout à fait personnelles: ses efforts pour soustraire à la mort son frère Romolo, malade et emprisonné pour ses activités antifascistes, et pour se libérer ainsi de la culpabilité de ne pas avoir su mieux le protéger. Dès le roman *Fontamara*, Silone se range du côté des perdants, des *cafoni*, jusqu'à se sentir l'un d'eux. C'est durant son exil que se renforcent ces idéaux, dont il témoigne par des choix courageux dans des moments particulièrement dramatiques de sa vie et qu'il exprimera ouvertement dans *L'Aventure d'un pauvre chrétien* [it. *L'avventura di un povero cristiano*] (1968). Des idéaux qui trouvent leur ancrage dans une solide conscience morale et sociale et, surtout, dans la

conviction que la politique ne doit pas être une lutte pour le pouvoir mais plutôt une lutte pour arracher la liberté au pouvoir. L'analyse des premières années de Silone en Suisse, de 1930 à 1934, s'articule autour de quatre événements principaux: le début de sa carrière littéraire, avec le roman *Fontamara*, sa rupture douloureuse avec le Parti communiste, sa collaboration à la revue politico-culturelle *information*, qu'il a créée en collaboration avec quelques amis intellectuels suisses, et enfin, ses aventures sentimentales. Ce n'est que vers 1941, après une période relativement calme, que Silone s'engage de nouveau en politique. Les dernières années de son exil seront aussi les plus tristes et les plus dramatiques.

### La fuite et l'arrivée en Suisse

Dans la seconde moitié des années vingt, alors que le fascisme est désormais bien implanté en Italie, toutes les activités opposées au régime sont vouées à la clandestinité. Avec les lois d'exception de 1926, le régime prévoit la dissolution des partis politiques et décrète la suppression de la presse d'opposition. Le Parti communiste italien devient illégal et clandestin, et les fascistes font la chasse à ses dirigeants. La situation devient de plus en plus dangereuse et Silone, qui fait partie de la direction du Parti, est obligé de quitter le pays à la fin de l'année 1929. Il entre clandestinement en Suisse en 1930, sans passeport, gravement malade, après avoir miraculeusement échappé aux persécutions du régime. Il se rend d'abord à Zurich puis, sur les conseils d'un médecin, à Davos. Il retourne ensuite à Zurich où il est détenu un certain temps en tant qu'exilé «sans papiers». Douze années plus tard, il sera de nouveau emprisonné, cette fois pour activités politiques illégales. Dans le *Memoriale dal carcere svizzero*, un texte écrit pendant sa détention en décembre 1942 et adressé au Parquet fédéral helvétique (nous y reviendrons plus loin), voici comment l'exilé Silone évoque sa rencontre avec ce pays qui l'a accueilli pendant 14 ans: «Il y a exactement douze ans, en décembre 1930 (quelques jours avant Noël, comme aujourd'hui), j'ai déjà séjourné dans la prison où je me trouve actuellement enfermé: il s'agissait, pour les autorités, d'examiner mon cas, car j'étais arrivé en

Silone en 1933.  
pendant son séjour  
à Davos.



Suisse sans passeport. Si aujourd'hui je jette un regard rétrospectif sur les années passées dans ce pays et sur les transformations qui se sont opérées en moi, il me semble être devenu un autre homme. J'avais alors trente ans, je venais de quitter le Parti communiste, auquel j'avais sacrifié ma jeunesse, mes études et tous mes intérêts personnels; [...] j'étais sans famille (orphelin à quinze ans, l'unique frère qu'il me restait était alors en prison, en tant que catholique antifasciste; il y est mort peu de temps après); j'avais été expulsé de France et d'Espagne; je ne pouvais pas retourner en Italie; bref, j'étais au bord du suicide.»<sup>1</sup> Dans ce texte, écrit à un moment très difficile de sa vie, Silone évoque l'impact très fort qu'a eu la Suisse sur son parcours en tant qu'homme. Au cours des années qui avaient précédé son exil, il avait déjà écrit des lettres et des articles pour le Parti, mais il ne s'était pas encore occupé de littérature. À peine arrivé en Suisse, il s'arrête dans un sanatorium du Tessin où il se met aussitôt à écrire *Fontamara*, qu'il terminera plus tard à Davos, où il séjournera près d'un an sous un faux nom. Par la suite, il s'installe à Zurich, devenue un centre important pour les intellectuels réfugiés de toute l'Europe après la chute de Paris, qui avait entraîné la dispersion des dernières forces européennes résistant au fascisme et au nazisme. Pendant cette première période, Silone abandonne toute forme d'activité politique. Ce sont des années de méditation, de

réflexion intellectuelle et spirituelle, de «transformation intérieure», comme il le note lui-même dans le *Memoriale*. Durant cette période d'introspection et après sa douloureuse expérience dans les rangs du Parti communiste, il se consacre à l'écriture et s'enferme dans un silence absolu, tenant ainsi la promesse faite à la police suisse de ne pas se mêler de politique.

### La rupture avec le Parti communiste

En 1921, quand s'opère la scission de l'aile gauche du Parti socialiste, Silone compte parmi les fondateurs du nouveau Parti communiste italien. Mais déjà, vers la fin des années vingt, les ennuis commencent. La première faille remonte à 1927, lorsqu'à Moscou, pendant une session du Komintern, Staline ratifie la condamnation de Trotski, sur la base d'accusations que personne n'est en mesure de vérifier. C'est le début des dérives staliniennes, et Silone s'en rend compte bien avant d'autres intellectuels, ce qui le pousse à adopter une attitude de plus en plus critique. Au cours des années suivantes – les premières de son exil suisse –, Silone finit de se convaincre que le communisme devient de plus en plus dictatorial. De ce fait, il ne peut plus s'identifier avec le Parti. C'est là l'une des désillusions les plus amères de sa vie car il avait mis tous ses espoirs dans ce mouvement. Le virage opéré par Staline n'a fait qu'aggraver le caractère tyrannique de l'organisation communiste internationale; de «persécutés», les communistes sont devenus des «persécuteurs». Silone appelle alors de ses vœux une révolution démocratique et socialiste qui prenne clairement ses distances par rapport au communisme. En 1931, il s'éloigne définitivement du Parti et quelques années plus tard, au début des années quarante, lorsqu'il reviendra à la politique malgré l'interdiction qui lui a été signifiée, il n'hésitera pas à le critiquer ouvertement.

C'est donc dans les années qui suivent sa rupture avec le PC que Silone s'engage dans la voie du socialisme. La vision qu'il en a exclut toute collaboration avec le communisme vu que ce dernier ne repose pas sur des structures démocratiques mais bel et bien totalitaires. Pour Silone, toute dictature, qu'elle soit de droite ou de gauche, étouffe le principe même de liberté et doit être

combattue. Dans ce climat d'opposition et de contestation, en 1932, Silone crée avec quelques amis intellectuels suisses une revue intitulée *information*, qui paraît de 1932 à 1934 grâce au soutien d'Emil Oprecht, éditeur socialiste qui s'emploie à aider les réfugiés politiques de Zurich. Pour souligner son anticonformisme, la revue renonce aux majuscules dans l'impression de ses textes. *information* réunit des articles et des essais critiques sur les problèmes sociaux, politiques, religieux et culturels de l'époque. La maquette en est confiée à Max Bill, célèbre peintre et graphiste suisse. Pour Silone, qui y écrit régulièrement des essais et des articles politiques, *information* devient un moyen d'exprimer ses convictions antifascistes. Ces textes portent en germe les éléments de sa vaste étude, *Der Faschismus: seine Entstehung und seine Entwicklung* [Le fascisme, origines et développement], une des premières analyses lucides sur le fascisme, qu'il publie à Zurich en 1934. La revue *information* paraît en allemand, mais Silone écrit ses textes en italien et les fait traduire. Les manuscrits originaux en langue italienne sont tenus cachés chez Emil Oprecht, dans un entrepôt qui

brûlera pendant la guerre. Les manuscrits seront détruits dans l'incendie. Aujourd'hui, ces textes sont de nouveau disponibles en langue originale<sup>2</sup> grâce à la traduction italienne qu'a faite Maria Antonietta Morettini Bura, de l'université de Pérouse, de tous les articles de Silone publiés dans *information* et à leur publication aux éditions Guerra en 1994. Silone ne signe pas les articles à caractère politique de son vrai nom (Secondo Tranquilli), mais utilise divers pseudonymes ou noms de plume, parmi lesquels Marsico, Pasquini, Magister, Master, Silone Ippolito, Fritz Nickel et Willi Tranq. Il tient de ses années de militantisme au sein du PCI l'habitude de recourir à des pseudonymes. Au début des années quarante, lorsqu'il reprend son activité politique en Suisse et qu'il fonde le *Centre estero* du parti socialiste italien, son nom d'emprunt est Sormani.

#### **Fontamara, l'autre image de l'Italie à l'étranger**

On l'a vu, la rencontre avec la Suisse est déterminante pour la vocation littéraire de Silone. Dès 1930, alors qu'il doit renoncer à son engagement politique, le réfugié se met aussitôt à écrire. Son premier livre, *Fontamara*, contribue à répandre en Europe les idées de justice et de liberté qui, dans son esprit, vont de pair avec un rejet absolu des régimes totalitaires. Déjà terminé à Davos en 1930, le roman ne sera publié que trois ans plus tard, en 1933, en langue allemande, grâce, une fois de plus, à l'aide d'Emil Oprecht. Malgré les nombreux problèmes qui accompagnent sa publication, le roman apporte à son auteur un succès mondial quasi immédiat. *Fontamara* inaugure une longue et difficile carrière littéraire, toujours étroitement liée aux événements politiques qui ont touché l'Italie et le reste de l'Europe à partir des années vingt. Lire Silone, c'est lire un homme à livre ouvert, regarder le miroir d'une conscience et revenir sur une période qui fut l'une des plus mouvementées du siècle dernier. *Fontamara* est une œuvre surprenante si l'on tient compte du fait que lorsque Silone arrive en Suisse, il n'a derrière lui qu'une expérience de militant, une expérience pratique qui a déterminé de façon décisive ses choix de vie. Dès l'âge de 17 ans, où il dénonce déjà publiquement les autorités de sa





région pour les fraudes liées à la reconstruction du territoire dévasté par le séisme, Silone s'est lancé dans une activité politique militante qui l'a conduit au sommet du PCI. En Suisse, il se voit soudain interdire tout engagement politique, sous peine d'expulsion, et ce au moment précis où il ressent la nécessité de se battre et de clamer son rejet du régime fasciste, de communiquer aux autres ses inquiétudes, sa vision, son utopie. En ce sens, *Fontamara* se substitue à son activité politique, l'écriture devenant un moyen de canaliser son énergie, un nouvel instrument intellectuel au service de la lutte contre le régime. Comme si, désormais dans l'incapacité d'agir concrètement, Silone essayait de faire barrage au fascisme par la littérature. Et il y parvient, car le livre trouve tout de suite sa dynamique propre. Il est distribué clandestinement en Italie et devient, dans les milieux intellectuels suisses et dans ceux de l'immigration allemande, l'œuvre littéraire antifasciste par excellence. Il touche un large public dans de nombreux pays et révèle au monde la véritable image de l'Italie, cette image que la propagande et la rhétorique fascistes essaient de cacher. C'est un livre qui frappe les esprits. Grâce à lui, le public étranger découvre le sud de l'Italie, la Marsica, les paysans de Pescina, les *cafoni*, que Silone érige en symbole archaïque de la souffrance, en archétype de tous les déshérités du monde, contraints depuis toujours à subir les injustices les plus terribles. Dans un entretien qu'il nous a accordé en 1996, Ettore Cella<sup>3</sup>, fils d'Enrico Dezza, antifasciste et gérant du *Ristorante cooperativo* de Zurich pendant les années quarante,

exprime parfaitement le sens que *Fontamara* revêtait pour qui vivait en Suisse à l'époque: «Avec Fontamara, Silone nous a fait découvrir, à nous Italiens émigrés, le mot *cafone*. Ce livre a été pour nous une vraie révélation. Nous ne connaissions pas le sud. Les membres de la communauté italienne de Zurich étant presque tous du nord, ils ne connaissaient pas cette réalité. Grâce à Fontamara, on a découvert ce qu'il était réellement.»<sup>4</sup>

Silone lui-même a eu l'occasion de s'exprimer à ce sujet dans une préface très importante de l'une des nombreuses rééditions du roman:

«Au lecteur étranger qui le lira pour la première fois, ce récit risque de paraître aux antipodes de l'image pittoresque de l'Italie méridionale qu'on trouve souvent dans la littérature pour touristes. Dans certains livres, on le sait bien, l'Italie est une terre merveilleuse, où les paysans s'en vont aux champs en entonnant des chants joyeux, auxquels répondent en chœur de jeunes villageoises en costumes traditionnels, tandis que dans la forêt voisine gazouillent les oiseaux. Hélas, à Fontamara, pareils miracles ne se sont jamais produits.»<sup>5</sup>

À travers l'évocation du drame subi par les paysans de sa terre, Silone donne au lecteur une image authentique du sud. *Fontamara* a connu de nombreuses rééditions. Nous en signalons une en particulier, celle de 1944, qui s'accompagnait d'une série d'illustrations très évocatrices, réalisées dans les années trente par Clément Moreau (de son vrai nom Carl Meffert), un réfugié allemand rencontré par Silone dans un camp à Ascona.

À n'en pas douter, le succès de *Fontamara* aura aidé Silone à sortir de la profonde crise qui le tourmente pendant les premières années de son exil suisse. Voici ce qu'écrivent Ottorino Gurgo et Francesco de Core dans la biographie qu'ils lui ont consacrée: «Grâce au succès de *Fontamara*, Silone est un homme neuf. Il vit une seconde jeunesse, ou mieux: il peut enfin connaître les plaisirs authentiques d'une jeunesse qui lui a toujours été refusée. [...] Une chose est sûre, l'écrivain n'est plus au bord du gouffre: il est plutôt célèbre, apprécié, respecté. *Fontamara* est lu partout en Europe, hormis dans l'Italie fasciste.»<sup>6</sup>

Silone (troisième en partant de la droite) au Congrès du Parti Socialiste italien d'unité prolétarienne en 1946. On reconnaît aussi Sandro Pertini, premier à droite.

Pendant ces années-là, grâce au succès de *Fontamara*, Silone a les moyens d'élargir ses connaissances et d'intensifier son activité de romancier et d'essayiste. Hormis *Der Faschismus* déjà cité, il contribue à un recueil de nouvelles publiées en 1935, toujours par Oprecht, sous le titre *Un voyage à Paris*.

### Vie mondaine à Zurich

Après le succès de son premier roman, Silone participe à la vie mondaine de Zurich. Il a la réputation d'être un bel homme, séduisant, mystérieux, au port fier et au regard langoureux. Dans les cercles intellectuels et les salons littéraires, les femmes sont fascinées par la personnalité énigmatique de cet écrivain réfugié au physique si avantageux. Et ces salons, dont le plus renommé est celui du psychanalyste Carl Gustav Jung, ouvrent à Silone de nouveaux horizons, surtout littéraires, et apportent un peu de chaleur dans sa triste vie d'exilé politique. C'est dans ce contexte qu'il noue l'une des relations les plus fortes de sa vie, avec Aline Valangin.

Dans la vie sentimentale très mouvementée de Silone, trois femmes ont particulièrement compté: Gabriella Seidenfeld, Aline Valangin et Darina Laracy, qui deviendra sa femme et restera à ses côtés jusqu'à sa mort. Pendant presque tout son exil, Silone restera lié à Gabriella Seidenfeld, une réfugiée d'origine juive qui a longtemps vécu en Suisse. Ce qui ne l'empêche pas d'entretenir des relations amoureuses avec d'autres femmes, parmi lesquelles Aline Valangin, romancière et musicienne de Suisse romande, épouse de l'avocat Vladimir Rosenbaum. Dans ses mémoires, cette dernière écrira de Silone: «Je recevais de lui des lettres qui auraient fait le bonheur de n'importe quelle femme. Dans l'une d'elles, très longue, comme une litanie d'amour, il chantait mes louanges comme il l'aurait fait à une Madone. Je la lui ai renvoyée, car je ne pouvais le supporter; elle était trop fantastique, trop belle, trop tout.»<sup>7</sup>

Pendant les premières années de son exil, Silone préfère fréquenter les milieux intellectuels suisses et allemands et garde une certaine distance par rapport aux exilés italiens. Ce n'est qu'à partir de 1935 qu'il opère un rapprochement avec la colonie italienne



de Zurich, qui aboutira à la reprise de ses activités politiques et fera de lui l'un des principaux acteurs de la lutte antifasciste. Dans son autobiographie *Una famiglia italiana*, Franca Magnani décrit très bien la communauté italienne à Zurich pendant ces années-là. Elle explique la réserve de Silone à l'égard de ses compatriotes de la façon suivante: «Silone menait une vie à part, une vie retirée, en partie pour des raisons de santé – il rentrait d'un séjour au sanatorium de Davos – mais surtout parce qu'il venait de quitter le Parti communiste. “On ne quitte pas le Parti communiste comme n'importe quel autre parti”, avait dit mon père, qui le tenait de Silone lui-même, “le Parti devient tout, famille, école, église, caserne.”»<sup>8</sup>

À cette époque-là, Zurich compte une importante communauté d'Italiens arrivés avec la première vague d'immigration massive du début du XX<sup>e</sup> siècle. Un de ces immigrants de la première heure est Enrico Dezza, père d'Ettore Cella déjà cité plus haut, originaire de Romagne et devenu l'un des fondateurs et dirigeants du mouvement socialiste italien de Zurich. Dans ce milieu ouvrier, lié à la pensée socialiste, s'ouvre au 36 de la

Ignazio Silone et sa femme Darina à Zurich, dans la bibliothèque de la maison Fleischmann, où l'écrivain trouva l'hospitalité pendant dix ans.

Militärstrasse le *Ristorante cooperativo*, qui permet aux travailleurs immigrés de se rencontrer pour boire et manger à des prix modiques. Pendant la guerre, le *Cooperativo* restera le centre politique et culturel socialiste, lieu de ralliement des activités antifascistes. C'est là que Silone rédige, avec Enrico Dezza, le journal *L'Avenir des travailleurs*. Lorsque Mussolini arrive au pouvoir et que les consulats, en Suisse comme dans les autres pays, tombent aux mains des fascistes, le *Cooperativo* devient le seul lieu de référence pour les opposants à la dictature. Ainsi, lorsqu'à Zurich, comme dans beaucoup d'autres villes, les fascistes instaurent le soutien scolaire, les socialistes qui gravitent autour du *Cooperativo* créent l'école libre et choisissent pour directeur le père de Franca Magnani, le républicain Fernando Schiavetti, qui se trouvait alors en exil à Marseille. Lorsque Silone, qui fréquente désormais assidûment le *Cooperativo*, décide d'intervenir sur la scène politique, l'Europe est déchirée par la guerre.

#### **Fondation en Suisse du *Centro estero* du Parti socialiste italien**

La défaite de la France a entraîné la dispersion des dernières forces socialistes, antifascistes et antinazies organisées. Zurich devient un centre important pour de nombreux exilés politiques venus de toute l'Europe et surtout d'Italie (certains biographes de Silone l'ont appelée le «nombril de l'Europe» en référence à cette période dramatique de l'histoire européenne). Après la disparition du centre international socialiste de Paris, les communistes jouent désormais un rôle important dans le cadre de la lutte antifasciste, car ils demeurent l'unique force politique organisée. Pour Silone, qui ne veut rater aucune occasion de contribuer à la future reconstruction de l'Italie, le moment est venu d'agir, d'autant plus qu'il craint que les communistes ne viennent entraver le processus de démocratisation dans son pays à la fin de la guerre. Observateur attentif de la scène politique internationale, il se rend compte qu'à partir du printemps 1941, le fascisme commence à subir ses premières secousses internes. Il assiste au début de ce qu'il appelle «la phase de décomposition interne du régime», signe manifeste d'une crise qui, asso-

ciée aux échecs militaires de plus en plus nombreux, laisse entrevoir la grande catastrophe vers laquelle s'achemine le pays.

Au début de l'année 1941, après une longue période d'inactivité politique (et c'est là le début de la deuxième phase de son exil suisse), Silone veut redevenir politiquement actif. Il crée donc à Zurich le *Centro estero* (CE) du Parti socialiste italien. C'est précisément la découverte par les autorités suisses de l'existence de cette organisation qui, en décembre 1942, conduira à son arrestation retentissante. Le CE a pour objectif de réveiller le socialisme en Italie: en effet, le Parti socialiste, fondé à Rome en 1892 et interdit dans les années vingt par Mussolini, n'amorce sa lente réorganisation qu'après 1940, grâce à la création d'un *Centro interno* (CI) en Italie. L'activité du CE est donc exclusivement dirigée vers l'Italie et il n'opère jamais en Suisse. Silone en résume le programme et les objectifs dans son *Memoriale dal carcere svizzero*. Ce nouvel engagement de sa part s'explique par la situation politique qui s'installe en Europe à cette période. Suite à la fracture interne de la classe politique dominante en Italie au printemps 1941, on assiste à l'étranger au rassemblement des forces antifascistes autour des communistes, avec la participation des socialistes. Silone entend bien faire partie du mouvement d'opposition, d'autant plus qu'il craint qu'à la dictature fasciste se substitue la dictature soviétique, qu'il appelle de manière significative «le fascisme rouge». Il décide donc d'intervenir, sans pour autant abandonner son activité favorite, la littérature. «Je ne suis pas et ne veux pas être un homme politique, dans le sens que l'on donne habituellement à ce mot. Je suis et veux rester un écrivain, soumis à nulle autre discipline qu'à celle que lui imposent sa pensée et sa conscience.»<sup>9</sup>

Pour Silone, le travail qu'il effectue pour le compte du CE n'est qu'un intermède dans sa vie. Il compte se remettre à écrire au plus vite, et va même jusqu'à considérer son arrestation par la police suisse comme une occasion presque providentielle de reprendre son travail d'écriture. «Une fois terminée l'enquête sur cet intermède politique, je retournerai à mon travail [...]. La prison est peut-être, pour mon esprit, le lieu le plus propice; c'est de prison qu'ont

été écrits les textes les plus vivants de la lutte pour la liberté en Italie [...]. La Providence se sert de tout, même de la police fédérale.»<sup>10</sup>

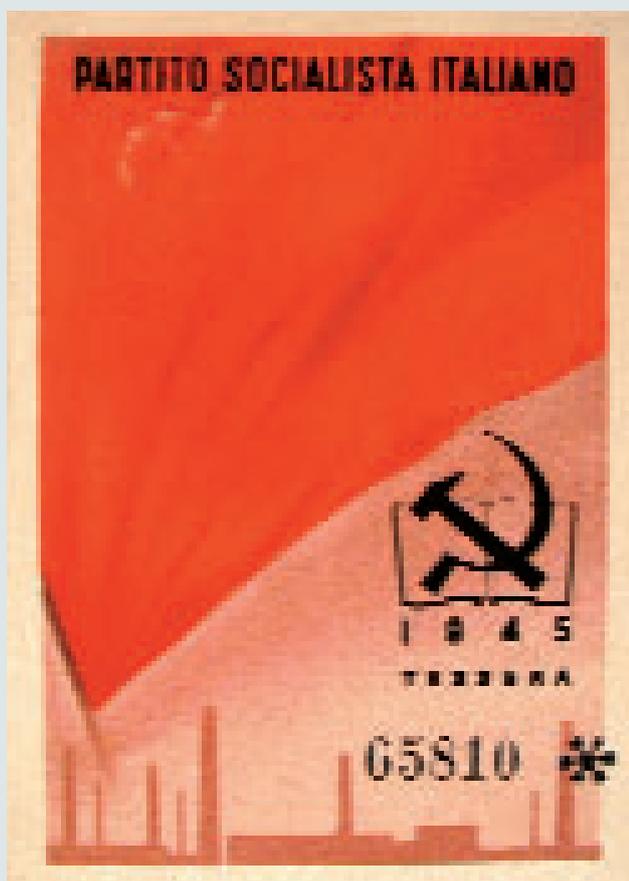
L'objectif politique du *CE* est clair: créer une unité politique italienne sur une base fédérative et démocratique. La référence la plus importante pour le *CE* est le *Centro interno* qui le tient informé, depuis l'Italie, de la situation et des événements politiques qui s'y déroulent. Fort de ces renseignements, et plus libre de ses mouvements puisqu'il opère de l'étranger, le *CE* élabore les résolutions nécessaires et prépare le terrain pour la bataille décisive contre le fascisme et pour aider le pays à passer sans trop de mal de la dictature à la démocratie. Le *CE* fait donc un travail idéologique, organisationnel, de direction politique. Étant donné les circonstances, les échanges d'informations ne peuvent s'effectuer que clandestinement, en traversant la frontière par le Tessin et les vallées italianophones des Grisons. Les lettres, messages et autres dépêches devant être acheminés de l'autre côté de la frontière sont confiés à des «agents de contact» qui font office de courriers. L'un de ces «contacts» dans les

Grisons est Filippo Crameri, contrôleur de train de Poschiavo, antifasciste et socialiste prêt à s'engager pour la cause dans laquelle il croit<sup>11</sup>.

Malgré son importance, le *CE* joue un rôle plus modeste que le *CI*, auquel il est subordonné. Il s'occupe de la diffusion des idées socialistes dans le monde, surtout pour soutenir l'Italie dans son passage à la démocratie. Il joue un rôle idéologique, de conseil et d'organisation politique par le biais de la presse et par la diffusion de matériel de propagande. Son organe le plus important est le manifeste *Terzo Fronte*, initié par Silone, qui paraît le 1<sup>er</sup> mai 1942. Pour atteindre ses objectifs, le *CE* a besoin de financements. Il est soutenu par diverses organisations et associations, parmi lesquelles le Labour Party à Londres et certaines organisations syndicales suisses. L'aide la plus importante sur le territoire suisse provient de l'Association du personnel des services publics. Le *CE* sollicitera aussi le Parti social-démocrate suisse, qui ne répondra jamais à ses demandes.

Le comité directeur du *CE* compte quatre personnalités: Silone lui-même qui, sous le pseudonyme de Sormani, assume la fonction de président; Riccardo Formica, secrétaire (alias Minotti); Olindo Gorni, un intellectuel genevois qui répond au pseudonyme de Giannini et enfin Pietro Pellegrini (alias Pedroni), directeur de *Libera stampa*, un journal socialiste du Tessin.

Silone est arrêté le 14 décembre 1942. La police parvient à saisir chez lui une grande quantité de matériel considéré comme séditionnel. Le lendemain, il est soumis à un premier interrogatoire et le 16 décembre, il écrit une lettre au chef du Service d'information du Parquet fédéral suisse lui annonçant qu'il est en train de rédiger son *Memoriale* et lui fournissant quelques explications relatives à l'interrogatoire de la veille. Il ressent le besoin de mettre au clair certains détails: tout d'abord, il entend revenir sur certaines étapes de l'instruction au cours desquelles, étant donné sa connaissance précaire de l'allemand, il n'a pas pu s'expliquer comme il aurait voulu le faire; en second lieu, il souhaite se défendre des accusations de communisme et d'anarchisme que la police suisse, ignorant les faits, a prononcées contre lui. Il éprouve donc le besoin d'apporter





quelques compléments d'information et des éclaircissements sur le terme «social-démocrate» qu'il ne veut en aucun cas voir assimilé à celui de «communiste». Du reste, au moment de son arrestation, on ne sait pas très bien de quel délit Silone s'est rendu coupable. C'est pour cette raison qu'il note dans son *Memoriale*: «Le mandat d'arrêt que j'ai signé au moment de l'arrestation a été émis en référence à la législation spéciale concernant les communistes et les anarchistes; mais le fonctionnaire qui m'a arrêté a lui-même spontanément admis qu'il s'agissait d'un chef d'accusation provisoire qui serait sûrement modifié en cours d'instruction. [...] Le problème de la qualification juridique et politique de mon arrestation et de celle de mes amis n'est donc pas encore réglé.»<sup>12</sup>

L'accusation d'activités anarchistes et communistes est donc infondée et, à cet égard, Silone note dans son *Memoriale*: «Nous sommes de fervents défenseurs de la démocratie et de la liberté», réaffirmant ainsi sa position d'antifasciste, loin de toute allégeance à un quelconque régime totalitaire. Par la suite, une fois que la police suisse aura fait les vérifications nécessaires, il

apparaîtra que Silone a en effet mené une activité politique illégale, mais exclusivement en direction de l'Italie, et non de la Suisse. Dans son *Memoriale*, il insiste bien sur le fait que le *CE* n'a jamais entretenu de liens avec le Parti communiste. S'il a repris une activité politique, c'est qu'il veut contribuer à la création d'institutions démocratiques dans son pays. À cet égard, l'influence qu'a pu avoir la Suisse en tant que modèle démocratique n'est pas négligeable.

Les autorités suisses se rendent compte que les activités du *CE* se jouent surtout sur le terrain des idées, en vue d'un combat politique à venir, et que pour l'heure, son action se limite à soutenir financièrement le PSI en Italie. En outre, il ne prône pas la violence, pas même en Italie, mais la «désobéissance civile», terme qui apparaît dans le manifeste *Il Terzo Fronte* et qui évoque une résistance passive du citoyen face aux institutions de l'État.

En 1943, le Département fédéral de police propose au Conseil fédéral d'expulser Silone, considérant que le *CE* mène des activités dangereuses pour la sécurité de la Suisse, en ceci qu'elles pourraient perturber les relations diplomatiques avec l'Italie. Cette décision ne sera jamais appliquée: l'écrivain a des problèmes de santé et jouit par ailleurs d'une telle renommée internationale que la Suisse ne peut se permettre de le livrer aux fascistes. Tous les membres du *CE* seront relâchés. Silone lui-même sort de prison le 30 décembre et se rend immédiatement à Davos, où il est assigné à résidence puis transféré à Baden d'où il peut se déplacer, avec autorisation de la police, et sous sa surveillance. Son courrier et ses conversations téléphoniques sont surveillés et tous les mois, il doit remettre à la police une liste des noms de toutes les personnes venues lui rendre visite. Dans la liste du mois de juillet – Silone loge à l'hôtel Schweizerhof de Baden – on trouve, entre autres, les noms de «M. et Mme Oprecht» (l'éditeur), «Maître Egidio Reale» et «Mlle Darina Laracy», sa future épouse qui, à cette époque, habite Davos.

Malgré l'épisode douloureux de sa détention et de son assignation à résidence, Silone considère ce pays, si important pour son parcours personnel et culturel, comme une terre amie, qui a, par tradition, souvent

Ci-dessus et ci-contre:  
Carte de membre  
du Parti socialiste  
de Silone pour l'année  
1945.

accueilli les exilés politiques. C'est en Suisse qu'il a retrouvé sa véritable identité humaine, et il en éprouve une profonde reconnaissance: «Je suis en très grande partie redevable à la Suisse de ma renaissance, de ma résurrection»; et il poursuit: «Je considère la Suisse comme ma seconde patrie, celle de mon esprit.»<sup>13</sup> Malgré les précautions formelles que le gouvernement suisse a pu prendre à l'égard des réfugiés, pour des raisons diplomatiques, Silone n'oubliera jamais l'esprit de tolérance avec lequel ce pays libre a su le protéger, fidèle en cela à sa tradition. Il n'a pas non plus oublié sa dette envers le pays qui l'a accueilli et auquel il a voulu dédier, en ultime hommage, le roman *Le Renard et les camélias* (1960), qui se passe au Tessin. Silone a entretenu ce lien affectif avec la Suisse jusqu'à la fin de sa vie. À moins d'un mois de la mort de l'écrivain, Enrico Terracini évoquait ainsi la connaissance que Silone avait de son pays d'accueil: «Oui, l'écrivain abruzzais connaissait comme peu de gens le territoire helvétique; il en connaissait l'histoire, les traditions, les usages politiques. [...] Lorsqu'il citait le nom d'un homme politique suisse, il savait ce qu'il avait accompli, et quels étaient ses qualités et ses défauts!»<sup>14</sup>.

Toutefois, malgré son amour et son admiration pour la Confédération helvétique, Silone n'a jamais envisagé d'y rester. Il ne maîtrisait pas suffisamment l'allemand et ne comptait pas s'intégrer complètement. S'il s'est intéressé à l'histoire civile et religieuse de la Suisse, l'Italie, qu'il fallait libérer à tout prix, a toujours été au cœur de ses préoccupations. Dès qu'il l'a pu, il est donc rentré au pays, même s'il savait que là-bas, son œuvre ne serait pas forcément appréciée, et que chez lui, il aurait peut-être à souffrir d'un second exil moral et intellectuel.

### Le retour en Italie

Aussitôt après la Libération, Silone rentre en Italie et écrit *Et il se cacha*, une adaptation théâtrale de son roman *Le Pain et le vin* [it. *Pane e vino*, puis plus tard *Vino e Pane*]. En 1945, il prend la direction du journal *Avanti!* et entre officiellement au Parti socialiste italien qu'il représente en tant que député de l'Assemblée constituante. En

1949, il se retire de la scène politique et adopte vis-à-vis de l'activité politique une attitude critique qu'il transpose en littérature dans un dernier grand roman, *Les Aventures d'un pauvre chrétien* (1968), où il formule un principe fondamental: «On ne peut pas être chrétien et pape en même temps.» Il récuse ainsi, par le biais de la littérature, toute forme de pouvoir, quels que soient l'époque et le contexte historique-politique. Dès lors, il consacre tout son temps à la littérature. En 1965, il remporte le Prix Marzotto pour *Sortie de secours* [it. *Uscita di sicurezza*]. C'est seulement à partir de ce moment que la critique italienne commence à lui accorder l'attention qu'il a toujours méritée. Son état de santé s'aggravant (il est atteint depuis des dizaines d'années d'une maladie pulmonaire), il est hospitalisé dans une clinique de Genève où il meurt le 22 août 1978. Son roman inachevé *Severina* sera publié en 1981, à titre posthume.

\* *Écrivain, professeur et collaborateur scientifique à la Haute école pédagogique des Grisons.*



<sup>1</sup> I. SILONE, *Memoriale dal carcere svizzero*, dans *Romanzi e saggi*, sous la dir. de B. FALCETTO, Milan, Mondadori, 1998-1999 [ci-après RS], v. 1, p. 1396.

<sup>2</sup> I. SILONE, *Gli articoli di informazione (Zurich 1932-1934)*, sous la dir. de M.A. MORETTINI BURA, Pérouse, Guerra, 1994.

<sup>3</sup> Ettore Cella, metteur en scène et acteur, a travaillé avec Silone à la mise en scène de *Et il se cacha*, adaptation théâtrale du roman *Le Pain et le vin* et jouée en première mondiale à Zurich en 1945. Il a aussi mis en scène le drame de Célestin V dans *L'Aventure d'un pauvre chrétien* (1971) en première allemande à Lucerne.

<sup>4</sup> *Sulle tracce di Ignazio Silone a Zurigo: intervista ad Ettore Cella*, réalisée par V. TODISCO, dans «Quaderni grigionitaliani», a. 64, n. 4 (octobre 1995), pp. 325-331.

<sup>5</sup> I. SILONE, *Fontamara*, dans RS, v. 1, p. 14.

<sup>6</sup> O. GURGO et F. DE CORE, *Silone. L'avventura di un uomo libero*, Venise, Marsilio, 1998, p. 172.

<sup>7</sup> Tiré de P. KAMBER, *Geschichte zweier Leben - Wladimir Rosenbaum & Aline Valangin*, Zurich, Limmat Verlag, 1990, p. 100.

<sup>8</sup> F. MAGNANI, *Una famiglia italiana*, Milan, Feltrinelli, 1992, pp. 98-99. Ce livre a paru tout d'abord en Allemagne en 1990, en langue allemande, sous le titre *Eine italienische Familie*.

<sup>9</sup> I. SILONE, *Memoriale dal carcere svizzero*, *op. cit.*, pp. 1410-1411.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> Pour plus d'informations sur Filippo Cramerì, voir V. TODISCO, *Filippo Cramerì: messaggero di Silone a Poschiavo*, dans «Quaderni grigionitaliani», a. 62, n. 4 (octobre 1993), pp. 313-334. Les informations figurant dans le *Memoriale* et celles que l'on peut trouver dans les archives fédérales suisses permettent de reconstituer les détails de l'engagement de Silone dans les opérations clandestines du *Centro estero* du PSI.

<sup>12</sup> I. SILONE, *Memoriale dal carcere svizzero*, *op. cit.*, pp. 6-7.

<sup>13</sup> *Ibid.* p. 12.

<sup>14</sup> E. TERRACINI, «Il silenzioso», dans *Il Dovere* (18 septembre 1978).

## Le Centre d'Études Ignazio Silone

par Sebastiana Ferrari et Martorano Di Cesaredi



Le Centre d'Études Ignazio Silone est né le 5 novembre 1982, de la volonté du Conseil municipal de Pescina pour honorer la mémoire de son grand écrivain, d'en promouvoir l'œuvre littéraire et d'en diffuser la pensée. Ce centre est installé dans l'ancien monastère de San Francesco que le saint aurait lui-même fondé au XIII<sup>e</sup> siècle. Il se trouve au cœur du centre historique de Pescina, non loin du vieux clocher de San Berardo où Silone a souhaité être enterré. Dans le même ensemble architectural, dont fait aussi partie l'église à présent dédiée à Saint Antoine de Padoue, on trouve le beau théâtre San Francesco, la salle de conférences et, depuis quelques années, le Musée Silone. Quant au cloître, il abrite une splendide sculpture de Cascella.

Les manifestations organisées par le Centre d'Études Ignazio Silone tout au long de l'année sont variées et d'une haute teneur culturelle. Les plus importantes sont sans doute celles du 1<sup>er</sup> mai et du 22 août, commémorant respectivement la naissance et la mort de l'écrivain, qui proposent des rencontres et des conférences traitant des aspects littéraires et politiques de la vie de Silone.

Silone a toujours manifesté un intérêt particulier pour la jeunesse. C'est pourquoi le Centre organise chaque année la *Giornata*

*siloniana delle scuola* [Journée silonienne de l'école], avec le concours *Silone maestro di vita* qui récompense, parmi les élèves des écoles secondaires de la province de L'Aquila, les meilleures dissertations sur des thèmes chers à l'auteur.

Le Centre d'Études collabore régulièrement avec les instituts culturels et les universités d'Italie et d'ailleurs. Il entretient des rapports privilégiés avec l'Université de L'Aquila dont les étudiants peuvent être accueillis au Centre en tant que stagiaires. En outre, il a une importante activité éditoriale au travers du périodique *Quaderni siloniani* [les cahiers siloniens] et de monographies.

Depuis 1988, le Centre d'Études héberge le *Premio Internazionale Silone* [Prix international Silone], créé par la Région des Abruzzes en vertu de la loi régionale du 2 mai 1995, n°94. Ce prix permet de distinguer des personnalités dont les œuvres témoignent des valeurs chères à Silone: la liberté et la justice. Parmi les lauréats, signalons entre autres Galante Garrone, Carlo Bo, Riccardo Bauer (à titre posthume), Luce D'Eramo, Mimmo Franzinelli, Ermanno Olmi, Sebastiano Vassalli, Giuliano Vassalli. Outre le prix remis aux essais, le *Premio* comprend trois autres catégories: bourse d'étude pour des mémoires, toutes disci-

Une image du musée contigu au Centre d'Études Ignazio Silone de Pescina: le couloir avec des souvenirs de Silone.

Les élèves de l'école élémentaire de Pescina rendent visite à Silone chez lui à Rome.

plines confondues, consacrés à la vie, à l'œuvre et à la pensée d'Ignazio Silone; prix de traduction, destiné à ceux qui révèlent au monde l'œuvre de Silone grâce à des traductions fidèles et de grande qualité littéraire, et enfin prix de la meilleure dissertation sur l'écrivain, qui récompense les élèves de deuxième cycle de l'école secondaire abruzzaise.

Cédées par Darina Silone à la Municipalité de Pescina le 1<sup>er</sup> mai 2000, à l'occasion des manifestations pour le centenaire de la naissance de l'écrivain, les Archives Silone sont le cœur du Centre d'Études. Elles sont constituées pour l'essentiel de copies de la correspondance de Silone, soit plus de 6000 lettres écrites ou reçues entre 1930 et 1978. Une correspondance entretenue avec de nombreuses personnalités importantes du monde entier: écrivains, intellectuels, artistes, hommes politiques, philosophes, mais aussi beaucoup de jeunes étudiants, de travailleurs et d'inconnus. La section photographique de ces archives est particulièrement intéressante car elle permet de retracer la vie de l'écrivain en images, parallèlement à la correspondance: on y trouve les toutes premières photos à Davos, mais aussi le Silone des dernières années, le personnage officiel (Silone à l'Assemblée constituante) ou l'homme dans sa vie privée (ses vacances dans les îles grecques ou en compagnie de sa famille chez lui à Rome). La section des archives fait actuellement l'inventaire de tous les documents et le catalogue de la correspondance est déjà consultable sur le site Internet [www.silone.it](http://www.silone.it).

Font également partie de la donation de Darina Silone la bibliothèque de l'écrivain, son bureau, sa machine à écrire, des objets divers, tableaux, prix et distinctions, qui sont conservés et exposés dans le Musée Silone.

Inauguré le 1<sup>er</sup> mai 2006, le musée doit sa réalisation aux Archives de l'État de L'Aquila. Son objectif est de faire connaître la grandeur du philosophe, de l'homme politique et de l'écrivain. Il s'adresse à tous les admirateurs du grand homme de Pescina, mais particulièrement aux étudiants et au jeune public. Il s'est développé autour de la production littéraire de Silone, romans, essais et autres écrits, qui est ici

étayée par de nombreuses archives documentaires. Le parcours est essentiellement chronologique. Son fil conducteur suit les dates de publication des œuvres, de *Fontamara* à *Severina*, œuvre posthume. Ajoutons enfin que le Centre d'Études Ignazio Silone est un lieu magique et particulier, où les intellectuels, chercheurs et étudiants du monde entier peuvent venir découvrir ou retrouver ce plus sincère défenseur de la liberté et de la justice du XX<sup>e</sup> siècle.



La recherche des citations pour les images thématiques qui accompagnent le Rapport d'exercice a été effectuée par Pier Carlo Della Ferrara.

Le contenu des textes n'engage pas la responsabilité de la Banca Popolare di Sondrio (SUISSE) et reflète uniquement l'opinion des auteurs.

#### Sources et références photographiques:

Les photographies reproduites dans le volet culturel sont la propriété du Centre d'Études Ignazio Silone de Pescina, que nous remercions ici pour son aimable collaboration.

Les images qui illustrent les citations insérées dans le volet économique et en quatrième de couverture sont de Clément Moreau; quant aux photographies, elles sont d'Antonio Massimiani et Orazio Mascioli.

La Banca Popolare di Sondrio (SUISSE) reste à la disposition des détenteurs des droits des images dont les propriétaires n'ont pas pu être identifiés et contactés, afin d'acquitter les sommes prévues par la loi.

PROJET GRAPHIQUE  
Lucasdesign, Giubiasco

RECHERCHES ET COORDINATION  
Myriam Facchinetti

Pour la citation  
de couverture:  
Ignazio SILONE,  
Le Grain sous la neige  
(1941).

L'illustration de  
couverture est de  
Clément Moreau.